

HENRI CORDIER

Au Pays des Sapins

I

LA FORÊT



Editions le Pèlerin

COLLECTION "ETUDES ET DOCUMENTS"

NO 165

HENRI CORDIER

Au Pays des Sapins

I

LA FORÊT



1925

FAIVRE-VERNAY

PONTARLIER

EDITIONS LE PELERIN

2003

INTRODUCTION

C'est un peu un miracle que vous teniez dans les mains le dernier tome des œuvres de Henri Cordier rééditées aux Editions le Pèlerin et portant le titre général : AU PAYS DES SAPINS. En effet, les photocopies de ce texte, aimablement fournies par la Bibliothèque de la ville de Besançon, du fait probablement de la mauvaise qualité du papier de l'original, sont d'une qualité très médiocre, avec un texte qui surnage avec peine d'un fond noir. Ramener le tout à une qualité telle que l'on puisse procéder à une réédition n'a ainsi pas été tâche aisée. Restera un problème que nous n'avons pas pu résoudre, le haut de la page se trouve plus foncé que le bas. Le lecteur se contentera de cette approximation, se rendant compte quelles sont les difficultés rencontrées parfois par un petit éditeur sur le chemin, non seulement de la recherche d'un texte, celui-ci à nous parvenu après des années d'attente, mais de sa réédition.

Nous sommes tout particulièrement fier d'avoir pu, avec cette cinquième brochure de Henri Cordier, proposer l'ensemble de la collection AU PAYS DES SAPINS. Les autres tomes prévus par Henri Cordier, qui devaient donner huit titres à la dite collection, n'ont probablement pas été rédigés, dans tous les cas pas imprimés. Et pourtant combien ils étaient alléchants. Voyez plutôt : tome VI, Lorsque nous étions petits, tome VII, Contes des veillées, tome VIII, Vieilles chansons. Quel immense regret de savoir que ces textes ne seront jamais connus. Lorsque nous étions petits... cela fait rêver !

Nous sommes aussi heureux d'avoir pu côtoyer Henri Cordier qui a fait, avec plus d'un demi-siècle d'avance sur d'autres, une véritable œuvre d'ethnologue en restituant les détails de la vie quotidienne de ses prédécesseurs, sans toutefois aller aussi loin que ne le fera, sur le versant suisse du Risoud, le professeur Auguste Piguet avec sa monumentale monographie : Folklore de la Vallée de Joux. Henri Cordier par contre, tout en parlant d'activités quotidiennes, garde cette fibre poétique qui fait défaut à Auguste Piguet. Il sent vibrer la nature, s'en réjouit à la contempler et à tenter de la comprendre.

C'est là une œuvre absolument magnifique et qui méritait cette réédition, même si celle-ci, en qualité, reste modeste, et qu'il eut fallu, pour rendre vraiment hommage à cet homme hors du commun, éditer des ouvrages digne du texte, reliés cuir, numérotés et, pourquoi pas, illustrés. La grande nature que Cordier admirait n'a que peu été modifiée en cet outre-Risoud, sans pour autant minimiser toutes les atrocités que les hommes, souvent sans beaucoup de goût, se permettent à tout propos. Mais il y a malgré tout de l'espace que des mutilations, espérons qu'elles ne fassent pas école, n'arrivent pas à entamer trop lourdement.

Collection à lire et à relire, point d'orgue dans notre production, et quand bien même, pour une fois, il ne s'agisse pas ici de la Vallée de Joux, mais d'autres vallons parallèles et situés en Franche-Comté, en Bourgogne, comme auraient dit nos ancêtres.

Et maintenant partez sans tarder à la découverte de nos forêts avec pour guide le meilleur que l'on puisse trouver, Henri Cordier.

Les Charbonnières, en décembre 2003



A Madame Faivre-Yernay,
une amie de la belle forêt.

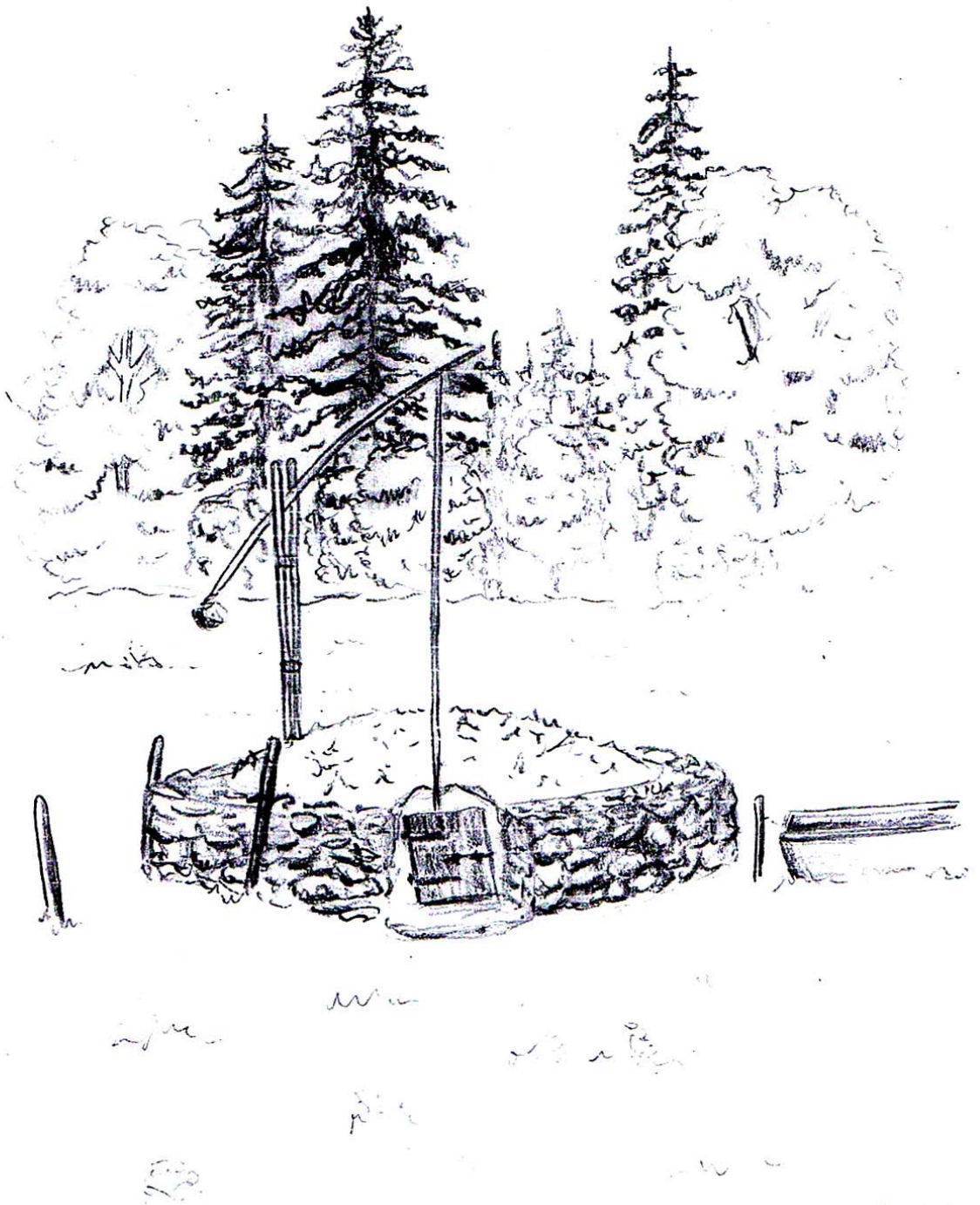
Hommage de l'auteur.

J. L. L.

AU PAYS DES SAPINS

I

La Forêt



Pâturage et forêts, dessin Pierre-Abram Rochat

I

La Forêt

Nous allons, si vous le voulez bien, faire une petite excursion sur les plus hautes crêtes des monts Jura, sur la chaîne qui forme la frontière entre la France et la Suisse. La pensée, cet incomparable véhicule si rapide et si économique nous transporte sans peine au *pays des sapins*.

Nous voilà dans la grande forêt. Comme elle est imposante ! Quelle majesté se dégage de ces grands arbres qui élèvent très haut leurs cîmes pyramidales ! On éprouve une sorte de sensation mystérieuse qui porte à parler à voix basse...

La température y est fraîche ; le sol garni de mousses, de fraisiers, de buissons de myrtilles, offre une végétation luxuriante, marque de la puissance fécondante de la nature. Quelques lierres grimpent aux arbres ; ceux-ci, de toutes les grosseurs, présentent des fûts élancés, tous parallèles, et leur rectitude plaît à l'œil.

Les rayons du soleil percent avec peine le feuillage délié qui, très haut, forme une immense voûte de verdure. De temps en temps, une étincelle paraît : c'est un insecte qui vient de traverser un de ces rayons ; on dirait une poussière d'or qui tombe.

Et tout autour de soi, c'est un bruissement continu ; on y perçoit tous les sons, depuis le bourdonnement en contrebas, jusqu'au petit sifflement aigu ; et tous s'harmonisent si bien qu'ils forment avec le gazouillis des oiseaux un concert dont on ne peut se faire une idée si on ne l'a entendu au moins une fois.

Le vent vient-il à s'élever, la symphonie change ; toutes les têtes des arbres se balancent à la fois d'un même

mouvement lent et grave semblant battre une gigantesque mesure. Les aiguilles des sapins vibrent, et vous percevez comme un son d'orgue qui vous paraît lointain, mais dont les accents tristes, les modulations pleines de sanglots, vous plongent dans une douce mélancolie.

Si, un jour, vous avez le bonheur de suivre une route dans la forêt après une averse d'orage, vous aurez sous les yeux un des plus beaux décors qui se puissent rêver. Chaque extrémité de branches de sapin est terminée par une gouttelette limpide. Les rayons de soleil sont décomposés et renvoyés par ces perles et l'éclat de leurs feux vous éblouit. Dans toutes les directions, ce sont des étoiles lumineuses et chacune a sa teinte; vous y trouvez la gamme complète des couleurs. Faites un pas, elles ont toutes changé de nuance: ce sont de gros diamants, et il y en a des myriades. Marchez! A chaque mouvement le tableau change, vous assistez à une danse ravissante, à un bal rarissime, à la « valse des diamants! »

En hiver, après une ou deux journées de neige, les sapins paraissent enveloppés d'une gaine blanche. Au bout de deux heures de soleil, la forêt jette bas son manteau et apparaît toute noire, encadrant la campagne blanche.

Une vieille légende donne l'origine des sapins, ces arbres qui protègent contre la chaleur, qui abritent de la pluie, qui retiennent la neige et qui bravent la dent des rongeurs. Ils vivent en familles nombreuses et forment les belles sapinières qui sont notre fierté. Mieux encore, elles sont génératrices de vie. Sans elles, nos montagnes seraient dénudées, le gazon, la terre végétale, auraient depuis longtemps disparu, et partout, la roche blanche, gigantesque squelette, offrirait aux yeux l'image d'une terre frappée de mort.

Elles forment un cadre magnifique aux grandes *combes* parsemées de villages et de prés verts. Sous leur ombre, et autour d'elles, les pierres se recouvrent de mousse, la couche végétale retenue par les racines traçantes augmente sans cesse en épaisseur et en fertilité. La masse énorme de leur feuillage persistant, donne par la fonction chlorophyllienne un air suroxygéné qui fait de notre région un des pays les plus sains qui se puissent voir.

Elles jouent un rôle capital au point de vue de l'eau dans la nature. Tout le monde sait que les arbres mouillés par la pluie retiennent une grande quantité d'eau et en laissent tamiser une quantité non moins importante entre leurs racines. Le sol, maintenu humide, est favorable à la végétation et empêche un ruissellement rapide et dévastateur. D'autre part, sous l'action de la chaleur du jour, les feuilles transpirent et l'eau qu'elles laissent évaporer s'en va dans l'atmosphère où elle est indispensable à tout être vivant, animal ou végétal. Il en est de même pour l'eau qui reste collée aux feuilles ou à l'écorce; on la voit quelquefois vers la fin d'une pluie d'été remonter sous forme de brouillard blanc.

Si cette eau atmosphérique vient à être en quantité insuffisante, il y a *sécheresse* et tout ce qui vit en souffre. Qui ne connaît l'action douloureuse de la bise sèche sur les lèvres sensibles ? La forêt, régulatrice de la pluie, mériterait pour cela seul notre reconnaissance si elle n'avait d'autres titres à notre amour.

Depuis une trentaine d'années, on a multiplié les stations pluviométriques dans lesquelles des observateurs consciencieux mesurent chaque jour la quantité de pluie tombée. On est arrivé à des constatations surprenantes. Nos cours d'eau débitent plus d'eau que leur bassin n'en reçoit par la pluie ! Des savants ont voulu en avoir le cœur net, et de déductions en déductions, ils sont arrivés à établir ceci : c'est que la forêt retient la condensation abondante des nuits fraîches et que l'eau qui en provient atteint un volume considérable. Et quand, par des expériences, les savants ont établi une règle, ils cherchent par d'autres expériences à faire la preuve qu'ils sont dans le vrai ; on peut donc les croire.

Essayons de comprendre ce qui se passe. Il vous est sans doute arrivé déjà de faire fondre du sel de cuisine dans de l'eau chaude ; vous avez dans votre verre une dissolution limpide. Laissez refroidir, vous allez voir au fond du vase se déposer une poussière blanche ; c'est du sel que l'eau froide ne peut maintenir dissous. On dit alors que le liquide est à *saturation*, c'est-à-dire qu'il a son maximum de sel et qu'il n'en peut dissoudre un grain de plus. Plus le liquide se refroidit, plus le dépôt augmente, parce que l'eau froide est plus vite saturée que l'eau chaude. Eh bien, il en est de même pour la vapeur d'eau dans l'air ; plus l'air est chaud, plus il peut contenir de vapeur d'eau ; plus l'air se refroidit, plus il est contraint d'abandonner de l'eau en vapeur ; celle-ci se condense en gouttelettes et se dépose à la surface du sol. Ainsi quand, par mètre cube d'air, il y a six litres de vapeur d'eau dans les chaudes journées d'été à 30 degrés, il n'y a plus qu'un litre dans les nuits fraîches à 2 ou 3 degrés. Les cinq litres de différence ont formé la rosée. Celle-ci reste sur les feuilles ou pénètre un peu dans le sol et retourne le lendemain dans l'air par évaporation ou par transpiration des plantes. Mais quand le sol est dénudé ou fortement en pente, sans végétation, elle s'infiltre dans les crevasses ou s'écoule, et ne peut plus le lendemain reprendre sa place dans l'atmosphère qui s'appauvrit peu à peu en eau, on assiste alors à la sécheresse. Voulez-vous avoir une idée de l'importance de cette condensation ? Deux pluviomètres, l'un ordinaire, l'autre pourvu d'un récepteur de condensation, ont été installés dans le même lieu. En un mois d'été, pendant que le premier recueillait seulement 125 millimètres ou 125 litres par mètre carré, d'eau provenant de la pluie, l'autre recueillait près de 2.000 millimètres, soit seize fois plus.

On voit alors nettement le rôle de la forêt. Pendant la chaleur du jour, elle provoque déjà dans le vent chaud et humide qui lui arrive des pays bas, une condensation par la fraîcheur de son sous-bois; pendant la nuit, elle recueille l'eau condensée sur ses feuilles, ses écorces, ses mousses, son sol de feuilles pourries; elle réapprovisionne ses fontaines aux eaux qui chantent; elle dit à la sécheresse : halte-là !

Vive donc la forêt ! A la vénération instinctive que lui vouaient nos ancêtres les Gaulois, joignons la reconnaissance due à une seconde mère.

★ ★ ★

SAPIN ET EPICÉA

Nos forêts sont formées de deux grandes essences : le sapin et l'épicéa. Le premier, aux racines pivotantes demande un sol frais et profond et surtout de l'ombre dans sa jeunesse. On le trouve à l'exposition nord entre 600 et 900 mètres. C'est un bel arbre qui peut atteindre plus de quarante mètres de hauteur et jusqu'à cinq ou six mètres de circonférence à un mètre du sol. Ses rameaux sont étalés, son écorce est blanchâtre et les cônes qui renferment la graine sont dressés. Ses feuilles ou aiguilles sont disposées sur deux rangs; elles sont d'un vert luisant à la face supérieure et d'un vert mat et glauque à la face inférieure.

L'épicéa, plus souvent désigné par les noms de *fûve* ou *pesse* est plus rustique. Avec ses racines traçantes, il supporte mieux l'excès d'humidité ou la sécheresse. Il s'élève aux plus hautes altitudes de la région. On en trouve de cinquante mètres de haut. Son tronc est lisse et sans nœuds, très allongé; son écorce est brune, ses feuilles d'un vert sombre entourent les rameaux et ses cônes ou *pîves* sont pendants.

Tous deux bourgeonnent vers la fin de mai. Les bourgeons sont formés de très petites feuilles blanchâtres enserrées dans une tunique d'écailles brunes. Ils ressemblent à de petits cônes roussâtres et pointus. On les recueille alors qu'ils sont gluants et résineux. On en fait une tisane pectorale; les distilleries du Jura en tirent une liqueur et les confiseurs s'en servent pour aromatiser des bonbons.

A toutes les extrémités des branches, il y a un bourgeon. Au début de juin, les écailles brunes sont tombées, les aiguilles se sont développées, la jeune pousse qui a

plusieurs centimètres de long est d'un vert pâle harmonisant admirablement le vert sombre de l'arbre. En ce moment, les sapins offrent un coup d'œil ravissant; on dirait que des doigts de fées habiles ont brodé à chaque branche des franges d'une nuance claire et sous cette magnifique parure tous les arbres de la forêt paraissent en fête.

Le sapin et l'épicéa aiment à vivre en société. Quand ils sont isolés, leurs branches sont grosses et persistent tout le long de l'arbre depuis la base; leur tronc est très noueux, leur fût un peu rabougri; les marchands de bois les désignent sous le nom de *carottes* et ils ne peuvent servir qu'au chauffage.

Mais en forêt, ils paraissent rivaliser de beauté. D'abord serrés quand ils sont jeunes, ils prennent une forme svelte; les anémiés, les faibles, sèchent sur pied pour laisser prendre leur place par les plus vigoureux. A mesure que les fûts s'élancent, les branches meurent, se cassent une fois sèches, et leurs débris jonchent le sol parmi les aiguilles brunes. Seules, les branches supérieures continuellement baignées par la lumière qu'elles arrêtent, restent vivantes et forment le *houppier* de l'arbre. L'ensemble des houppiers constitue une voûte de verdure continue dans laquelle aiguilles et insectes bruissent de concert.

Les arbres qui sont à la lisière de la forêt conservent toutes leurs branches du côté de la clairière ou du pâturage. Ils sont la *couverture* de la forêt, véritable bouclier de protection contre les coups de vent du dehors ou la déperdition de la fraîcheur humide du dedans. Toujours en lutte pour la défense commune, ils sont moins élevés que leurs frères, mais les gardes-forestiers les respectent et le marteau ne vient jamais leur imprimer le signe de mort.

* * *

LE « BEDZON » ET LA POIX

L'écorce du sapin présente un grand nombre de renflements. Si l'on en perce un avec la lame d'un canif, on voit immédiatement poindre une goutte limpide et odorante : c'est la *térébenthine* ou *bedzon*. Beaucoup de montagnards étendent ce liquide sur les coupures et les plaies; d'autres en *boivent* une douzaine de gouttes en guise de purgatif léger. Il noircit rapidement à l'air et tache les doigts qu'il rend collants.

Entre les écailles de l'écorce de l'épicéa, ou dans les

blessures de l'arbre, suntent aussi des gouttes de résine. Elles se solidifient à la longue, et deviennent au bout de plusieurs mois, blondes à l'extérieur et d'une cassure blanche. Qu'un gamin passe par là ! Vite, avec la pointe de son couteau, il détache ces petites boules qu'il appelle de la *chandelle* parce qu'elles sont collées contre le tronc comme les gouttes de suif contre la bougie. Il les racle à peine et les met dans sa bouche. Elles se ramollissent et voilà notre petit gaillard qui va mâcher de la *poix* pendant plusieurs heures. Dès qu'elle commencera à devenir rose, il arrêtera la mastication et mettra la *poix* dans sa poche où il la retrouvera le lendemain et ainsi pendant plusieurs jours, supériorité énorme sur les « gums » des Canadiens. Qu'il s'oublie à la laisser tourner au rouge ; immédiatement sa gourmandise est punie, car sa *poix* s'émiette, elle est perdue !

Les écoliers en font un commerce, et l'humble *poix* a subi les fluctuations des autres denrées alimentaires. Il y a seulement trente ans, pour un sou, on en avait un morceau gros comme une bille de billard ; il y a dix ans, il était de la grosseur d'une noix. Aujourd'hui, on ne parle plus du sou que dans les quêtes !

* * *

L'ESPAGNOL

Lorsque, par une belle journée d'été, on fait une excursion en pleine montagne, l'œil est attiré par de majestueux sapins aux formes puissantes, au tronc ramifié, à la tête écimée. La hache les respecte. Nos ancêtres, dans leur prévoyance, sciaient ou étranguaient d'une corde, un jeune arbre au-dessus d'une couronne de branches, pour faire périr le *ke-tsron* ou cîme. L'extrémité de chaque branche de la couronne se relevait, continuait à pousser et voilà ce qui explique la présence de ces bizarres sapins en forme de candélabres dont les basses branches pendantes permettent à une vingtaine de vaches de se mettre à l'abri pendant la nuit ou durant les grosses averses si fréquentes dans la montagne.

La chaleur est étouffante. Le soleil, impitoyablement nous brûle ; nous sommes harassés. Courons, ou plutôt traînons-nous jusqu'au pied de l'un de ces géants. Nous nous laissons tomber sur le sol, à demi enfouis dans un épais tapis d'herbe fine. Nous sommes si bien que nous nous laissons aller à un repos complet du corps et de l'âme. Peu à peu l'assoupissement nous envahit : nous voilà endormis.....

Mais qu'est-ce donc que cette voix cassée qui paraît

si lointaine ? Ecoutez, c'est le vieux sapin qui parle, il chante sa vie :

« Il y a longtemps, bien longtemps, j'étais une graine si petite que ma bonne mère la nature avait dû m'attacher une petite aile. Tantôt emmenée par la bise, tantôt ramenée par le vent, je voletais sans trêve ni repos, échappant au bec de l'oiseau ou à la dent de la souris. Un jour, gonflée par la pluie, je tombai où je suis, perdue dans une touffe de mousse. A cette époque, notre chère Comté n'était pas française ; on dit en me regardant : *Voilà un Espagnol !*

« Mes premières années furent pénibles ; à vingt ans, j'avais la hauteur d'un homme. Mais j'étais robuste, et le soleil aidant, je finis par devenir un des arbres les plus vigoureux de la montagne.

« J'ai vu de rudes moments. Autour de moi, plusieurs fois de violents coups de vent ont déraciné mes frères ; la foudre a sillonné bien souvent les airs dans les environs, elle m'a même blessé, mais j'ai survécu.

« J'ai vu, là-bas, au-dessus des vallons, le ciel rouge des incendies allumés par les Suédois de Weimar ; j'ai vu passer des émigrés pendant la grande Révolution ; un prêtre a dit la messe dans la clairière voisine. Plus tard, j'ai vu arriver les envahisseurs de 1814 et 1815. Naguère, des soldats français sont venus, pauvres malheureux débris de l'armée de l'Est, secouer à mon pied leurs habits couverts de neige... Les hommes ne peuvent-ils donc vivre en paix ?... Le monde n'est-il pas assez grand ?...

« Depuis longtemps, chaque année, je distribue mes graines à tous les vents. Dans mes branches, j'ai une légion d'oiseaux et jamais dénicheur n'est venu troubler les nids. En été, je donne l'ombrage aux voyageurs. La nuit, pendant la belle saison, les vaches viennent se coucher autour de mon pied. Je les abrite lorsque le vent mugit et que la pluie fait rage, lorsque les éclairs embrasent les nues et que le tonnerre roule les grondements de sa voix formidable. C'est entre mes basses branches que se place le douanier au guet, et j'ai été témoin de plus d'une lutte avec les contrebandiers.

« En hiver, mes robustes branches retiennent des masses de neige, et lièvres et chevreuils vivent en paix sous ce toit.

« Je suis le vieillard de la montagne ! Depuis des siècles, je suis vert. Combien ai-je encore à vivre ?... Si la hache du bûcheron vient saper ma base, je tomberai sur le sol que j'ombrage, mais je ne mourrai pas tout entier, et sous d'autres formes, je continuerai à rendre service.... »

Le géant se tait. Il vient de nous donner une inoubliable leçon de solidarité.

LE BOUQUET

Dans la montagne, le sapin est de toutes les fêtes comme aussi de tous les deuils. La table sur laquelle on boit à la santé du nouveau-né, les sièges, le berceau dans lequel gazouille le bébé, sont en sapin. L'humble bière, la dernière demeure du pauvre montagnard, est également formée de quatre planches de sapin. La maison a ses poutres, ses cloisons, *les galandures*, ses planchers, sa toiture, en sapin.

Les jeunes gens, dans beaucoup de villages, pour fêter l'élection du maire et de l'adjoint, plantent devant la maison des nouveaux élus un grand épicéa d'une douzaine de mètres de hauteur et auquel ils n'ont laissé que quelques couronnes de branches pour former une tête pyramidale.

Aux grandes fêtes, le sapin est le principal élément de la décoration des rues; il n'est pas d'arc de triomphe ni de reposoir sans lui; il reste vert des semaines après qu'il a été coupé.

Lorsqu'une maison vient d'être construite dans un village, dès que la charpente est levée, les deux demoiselles les plus voisines de la nouvelle habitation vont inviter toutes les jeunes filles du quartier *au bouquet*. Généralement, ce bouquet est offert le soir. Dans l'après-dîner, un jeune homme, pour être agréable à ces demoiselles — on est aussi galant dans la montagne que dans la plaine — et dès qu'elles ont du maire et du garde une autorisation jamais refusée, se dévoue pour aller couper et rapporter un petit sapin.

Les jeunes filles se réunissent dans une grange, et tout en babillant, décorent de leur mieux le petit arbre à l'aide de fleurs naturelles, de fleurs en papier, de rubans, d'œufs vides et de petits drapeaux. A l'une des basses branches, elles suspendent solidement une bouteille de vin bouché.

A l'heure convenue, le gracieux cortège se rend au pied de la bâtisse. Les ouvriers ont fait un brin de toilette; ils sont en groupe auprès du propriétaire, de l'architecte et de l'entrepreneur. Deux ou trois demoiselles portent des bouteilles de vin, d'autres des verres, d'autres des pâtisseries. L'une d'elle s'avance, lit ou récite le compliment et offre le bouquet. Le thème est invariable : remerciements au propriétaire qui embellit le village; félicitations à l'architecte pour son bon goût; compliments à l'entrepreneur et aux ouvriers pour leur travail consciencieux; vœux de bonheur et de prospérité pour les futurs habitants, et presque toujours cette phrase : « *Que jamais la porte de cette demeure ne reste fermée au pauvre !* »

Le propriétaire répond quelques mots et invite l'as-

sistance à une collation qu'il offre. Les demoiselles versent à boire et trinquent toutes avec le propriétaire, l'architecte, l'entrepreneur et chaque ouvrier.

Pendant ce temps, deux charpentiers sont montés sur la toiture. Ils fixent le bouquet au faite de la maison et quand l'opération est terminée, ils détachent la bouteille. Ils la vident consciencieusement en criant : « *A votre santé à tous !* », puis la jettent au loin et le bruit du verre qui se brise marque la fin de la première partie de la cérémonie.

On se rend ensuite à la collation qui comprend un potage, trois ou quatre plats de viande, plusieurs légumes des gâteaux, du café et du vin jusqu'à *plus soif*. On cause beaucoup, on rit, on chante vers la fin du repas et on termine par un petit bal.

Le bouquet restera jusqu'à ce qu'un ouvrier l'enlève pour placer le faîtage. Rubans et fleurettes détrempestés par la pluie, déchiquetés par le vent s'en iront

« Où va toute chose,
Où vont la feuille de rose,
Et la feuille de laurier ! »

Mais le petit sapin sera encore vert !

* * *

LA FOURMILIÈRE

On dit couramment que le sapin est un arbre à feuillage persistant, il ne faudrait pas en conclure que les feuilles vivent autant que l'arbre qui les porte. Elles durent en moyenne trois ans pour le sapin et cinq ans pour l'épicéa. Elles jaunissent et tombent. Dans une forêt de résineux, c'est une pluie continuelle d'aiguilles, plus connues sous le nom de *pions*, du mot patois *deppion*, ou *dépillon*, l'arbre se *dépille*. En certains endroits, elles forment comme un feutrage sur le sol et de rares mousses peuvent y pousser.

Durant les tièdes nuits d'été, le bûcheron et même le douanier, dorment à l'aise sur ce tapis. Mais pendant le jour, on y serait par trop incommodé. Si, en effet, vous vous baissez un peu pour regarder, vous apercevez une infinité de pions en mouvement; ils semblent danser et s'éloigner dans toutes les directions. Votre stupéfaction diminue un peu lorsque vous constatez que le véhicule est une fourmi.

Suivons-en quelques-unes; nous n'allons pas tarder à voir la fourmilière. C'est un cône arrondi au sommet et de

dimensions variables. On en trouve communément qui ont 1 m. 20 de diamètre sur une hauteur égale. Et si vous pensez que ce petit monticule n'est qu'un amas de feuilles de sapin de quinze millimètres de long sur deux de large, vous vous demandez avec surprise combien il a fallu de temps à ces insectes pour édifier un pareil monument. Car c'en est un véritable avec ses chambres, ses caves, ses greniers, ses galeries dont on aperçoit les portes de sortie et à l'entrée desquelles se tient en permanence un factionnaire.

Lorsque le soleil donne, la fourmilière paraît toute noire, tellement on y voit de fourmis. Elles sont là des mille et des mille qui vont, viennent, entrent, sortent, s'éloignent et reviennent. Les œufs sont rangés à la partie supérieure du cône, bien exposés aux chauds rayons du soleil. Ils sont rentrés précieusement le soir.

Les jours de mauvais temps, on dirait que l'habitation est déserte; les portes sont fermées mais les habitants sont bien au sec, car si l'on démolit un peu la fourmilière, on constate que l'humidité ne pénètre pas à plus d'un ou deux centimètres.

Il y a, dans la forêt de sapins, plusieurs variétés de fourmis, entre autres de grosses noires et de petites rouges. Celles-ci mordent et l'on éprouve une cuisante sensation de brûlure; on les appelle d'ailleurs *des feux*. Il ne fait pas bon admirer trop longtemps la fourmilière car les insectes sont curieux aussi et s'introduisent parfois même sous les vêtements.

Il paraît toutefois que les morsures ont certaines propriétés, et l'on cite deux ou trois montagnards qui, pour se guérir des intolérables douleurs d'une sciatique, n'ont pas hésité à plonger, pendant plusieurs minutes, leur jambe nue dans un sac contenant la majeure partie d'une fourmilière de *feux*.

Toutes les fourmis qui rentrent n'apportent pas une aiguille de sapin. Il en est qui ont bien assez à traîner leur petit ventre tellement rebondi qu'il est presque devenu transparent. Ce sont les ménagères qui viennent de traire les vaches et qui rapportent le lait ! Car ce sont pour les fourmis, de véritables vaches que ces petits pucerons bien connus de tout le monde. Ils se multiplient d'une façon plus qu'étonnante : « Si les fils et les petits-fils d'un seul puceron, dit un savant, M. de Quatrefages, arrivaient tous à bien, ils couvriraient, placés les uns à côté des autres, un terrain d'environ quatre hectares ! »

Heureusement qu'ils n'arrivent pas tous à bien !

Ils vivent en parasites sur les plantes, et à l'aide d'un suçoir plus fin qu'un cheveu, ils pompent la sève. A leur partie postérieure, sont deux petits tubes d'où perle de temps en temps une gouttelette d'un liquide sucré. C'est cette goutte que guette la fourmi. Elle se hâte de la boire, seulement le pou est avare de sa liqueur, c'est pourquoi la fourmi, avec ses deux petites antennes.

lui frappe légèrement le ventre, lui caresse les tubes à lait et finit toujours, la petite rusée, par obtenir ce qu'elle désire. Et comme elle doit rapporter le produit de la traite, elle le met dans son bidon qui n'est autre que son estomac. Quand celui-ci est plein, elle rentre à son habitation, et dans un baiser, bouche à bouche, elle désaltère un des travailleurs, puis un autre, puis un troisième, jusqu'à ce que la gourde soit vide !

Elle repart pour la remplir, allant traire indistinctement les poux verts du rosier, les pucerons bronzés du chardon et les noirs veloutés de l'ortie ou du sureau.

* * *

LA DAIE

Les branches vertes du sapin et de l'épicéa sont appelées dans le pays *la daie*. Cette daie sert de litière au bétail quand la paille a manqué ; on l'emploie même comme fourrage quand la neige couvre le sol des pâturages en juin ou en août. Elle constitue aussi l'élément principal de la literie des charbonniers.

Les cultivateurs qui, à l'automne, enfouissent des légumes dans le sol pour les retrouver tout au printemps, ont soin de tapisser l'excavation avec de la daie pour éloigner les souris. Les jeunes filles en font des guirlandes qui ne manquent pas d'originalité. Le lard, les saucisses et les jambons de montagne doivent leur réputation à la fumée de la daie.

Si, par suite d'un accident, un propriétaire est obligé d'abattre une jeune vache, il débitera la viande en morceaux, les salera, puis les fera sécher dans sa cheminée à la fumée de la daie ou du genévrier. Il aura ainsi un *brez-i* fort apprécié dans le pays. Cette cheminée, dans un grand nombre de maisons de la haute montagne, est une vaste pyramide tronquée qui forme toute la cuisine. Elle est terminée en haut par un grand trou carré que peuvent obstruer deux panneaux en bois, *les mantiaux*, qu'on abaisse depuis l'intérieur à l'aide d'une chaîne. Suivant le vent dominant, on ferme l'un ou l'autre des manteaux. Ils se relèvent d'eux-mêmes par suite du poids de la partie qui dépasse en dehors. Par les grands vents, ils battent contre la paroi extérieure de la cheminée ; souvent ils grincent autour de leur pivot : « *Les mantiaux crezènent* », dit-on, et ce bruit s'entend de fort loin.

Vers la fin de l'automne, quand apparaissent les premiers flocons de neige, avant-coureurs de l'hiver, le cantonnier

se hâte de planter au bord de la route des perches de deux à trois mètres de hauteur. Vers l'extrémité supérieure sont fixées transversalement trois ou quatre branches de daie. Ce sont les *jalons* que le voyageur bénira, lorsque, en janvier, la route aura disparu sous une couche de neige dépassant parfois un mètre de profondeur.

C'est aussi avec des branches de daie que la ménagère garantit dans son jardin ou *couti* les jeunes semis, de l'œil et du bec des oiseaux et des poules. Avez-vous une fosse à désinfecter ? jetez une brassée de daie et en quelques heures toute mauvaise odeur se sera évanouie.

Avec les branches du sapin spécialement on fait les *masses* ou balais. Généralement, on coupe les basses branches des jeunes sapins et l'on se cache du garde, car on commet un délit. En effet, le Code forestier punit « toute extraction, tout enlèvement sans autorisation préalable, de produits quelconques des forêts, tels que bois, graines, feuilles, herbes, genêts, cônes et matériaux divers ».

On dispose ces branches les unes sur les autres ; il en faut une cinquantaine pour faire un bon balai. On se met ensuite à la recherche d'une branche de noisetier. Sur toute sa longueur, on lève une *côte*, c'est-à-dire quelques fibres de bois recouvertes de leur écorce, puis une seconde et une troisième si l'on peut. On obtient ainsi plusieurs liens qui vont permettre d'assembler solidement la base des branches de daie. Il ne reste plus qu'à faire la toilette du balai, en rognant tout autour les extrémités qui dépassent. On le fixe ensuite à un manche et la ménagère se trouve ainsi en possession d'un instrument de propreté qui coûte quelques sous et qui rend de grands services, tant pour le balayage que pour l'expulsion rapide des chiens, chats, poules ou d'autres bipèdes importuns. A la longue, les aiguilles se dessèchent et tombent ; le balai hors d'usage sert alors à allumer le feu.

Avec les ramilles d'épicéa, on fait d'autres petits balais dits *de vergettes*. On écorce ces jeunes rameaux. N'allez pas croire que l'opération soit longue ! l'écorçage se fait sur place. Entre les deux morceaux d'un bois fendu, on serre fortement la branche choisie qu'on a bien soin de laisser à l'arbre. On tire sans ménagement ; écorce et aiguilles tombent sur le sol laissant les fins rameaux d'un blanc superbe et complètement dépouillés. On détache alors la vergette de l'épicéa et l'on procède de même pour d'autres. Comme pour la *masse*, il faut avoir soin de ne pas déployer son talent aux yeux du garde-forestier. Quand on a une bonne poignée de ramilles blanches, on les assemble à l'aide de *côtes* plus fines que pour le balai de daie et soigneusement blanchies. On fait également avec de très fines vergettes, de petites brosses commodes pour nettoyer les *rondots* ou jattes de la laiterie. Ces balais, qui avant la guerre coûtaient de cinq à dix sous, durent fort longtemps et finissent dans le foyer.

Il y a, paraît-il, d'après des journaux très sérieux,

une autre utilisation de la daïe. C'est la fabrication du vin de sapin. Cela vous fait sursauter ? Voici la recette : Pour 100 litres d'eau, on prend huit à dix kilogs de daïe ; on ajoute un litre de seigle, un litre de froment, un litre d'orge et un kilo de pain blanc, bis ou de ménage. On fait bouillir le tout pendant huit heures puis l'on met le liquide dans un fût défoncé, bien propre. Après avoir laissé refroidir, on ajoute trois kilogs de sucre et on remue deux fois par jour avec un bâton. Si la température de la chambre se tient au-dessus de 15 degrés, il se produit une fermentation, une mousse blanche monte à la surface. On la laisse en repos pendant quatre ou cinq jours, puis on écume, on soutire le liquide et l'on met en bouteilles. On peut boire quatre jours après.

Les gens des *bons pays* qui ont chez eux peu de neige et beaucoup de fruits, ont coutume quand ils parlent des *montagnons* — c'est le nom qu'ils nous donnent — de fermer à demi les yeux, de pincer à peine les lèvres pour esquisser un sourire ; c'est la moue que l'on fait quand on a pitié de quelqu'un. Et il y a bien de quoi, pensez donc ! un pays où les pommiers sauvages sont en fleurs à la Saint-Jean d'été, où les fraises mûrissent pour le 14 juillet, où les cerises, quand il y en a, se cueillent vers la mi-septembre. Leur plaisanterie la plus commune est de nous demander des nouvelles de nos « *vendanges dans les sapins !* » C'est nous qui rions maintenant, car nous ne craignons ni la soif, ni la concurrence ; nous aurons toujours de la daïe à profusion et il viendra un jour où l'on parlera des grands crus du Rizou, de la Grand'Côte, des Champvents, de la Fuvelle!...

* * *

« LOUPES » ET « BROUTSONS »

Certains arbres de la forêt présentent vers la base ou à quelques mètres au-dessus du sol un énorme renflement circulaire désigné sous le nom de *loupe*. Cette difformité diminue la valeur de l'arbre. Néanmoins elle trouve son emploi dans la confection de panneaux pour portes de buffet. La loupe est formée de veines enchevêtrées et courtes d'un bel effet quand le bois est poli et revêtu d'une couche de vernis. Malheureusement elle contient souvent des poches de résine qui s'ouvrent et suintent à la chaleur, ce qui fait la difficulté d'obtenir un grand nombre de planchettes sans défaut dans une loupe.

Pendant longtemps on a ignoré la cause de cette anomalie, on ne s'en préoccupait même pas, le bois

n'était pas cher ! Aujourd'hui, on en connaît la genèse et l'origine est la même que celle du *broutson* ou *balai de sorcières*. Elle est due à un microscopique champignon qui vient s'établir dans une blessure de l'arbre, à la tige ou à une branche. Il se produit en ce point une sorte de lutte ; la sève de l'arbre afflue, les filaments ou mycélium du champignon se développent, la composition du bois en est modifiée, il se forme une excroissance appelée *dorge*. Si le point d'origine est sur la tige, la dorge est annulaire, quand elle sera grosse, ce sera une loupe ; mais si la blessure est à une branche, la dorge est latérale ; c'est une boule qui paraît soudée à la branche et qui oblige le bourgeon qu'elle englobe à donner naissance à une infinité de brindilles ressemblant de loin à un balai : c'est le *broutson*. Les feuilles qui poussent sur ces ramilles sont d'un vert pâle et tombent à l'automne pour repousser au printemps ; elles portent à leur envers de petits points noirs qui sont les graines du champignon.

Comme les dorges sont bien visibles et affectent souvent les jeunes arbres, les gardes-forestiers peuvent facilement les atteindre et d'un coup de serpe les supprimer : plus de graines, plus de champignons ! Pour les dorges latérales, l'arbre ne souffre pas de cette amputation. Il n'en est pas de même en ce qui concerne les dorges annulaires ; pour détruire un parasite de la forêt, on n'hésite pas à sacrifier l'arbre malade.

* * *

LE SAPIN BAROMÈTRE

Les branches des arbres de la famille des sapins ont une curieuse propriété. Quand le temps est chargé d'humidité, elles s'élèvent ; si l'atmosphère devient sèche, elles s'abaissent. Cette sensibilité hygrométrique s'explique quand on examine la section d'une branche ; les veines inférieures sont larges, les supérieures sont plus serrées ; il en résulte que les pores de celles-là sont plus grands et se laissent plus facilement pénétrer par l'eau. Alors le volume de la partie inférieure augmente plus que l'autre et la branche se courbe vers le haut. Si l'eau s'évapore en partie à cause de l'air plus sec, les fibres inférieures se resserrent et la branche se recourbe en sens contraire.

Les cultivateurs utilisent cette propriété pour se fabriquer des baromètres. Il serait plus exact de dire des *hygrosopes*. On prend le *ke-tsron* ou cîme d'un épicéa qui a séché sur pied ; on le dégarnit de ses branches, sauf une latérale qui est conservée. On coupe celle-ci à une douzaine de centimètres de longueur, puis on l'écorce.

On taille en pointe son extrémité et voilà le baromètre construit. On le fixe à l'aide de deux clous contre une porte ou sur une planchette, autant que possible à l'exposition nord et l'on n'a plus qu'à le graduer. Après plusieurs semaines d'observations, on finit par déterminer le champ de course de l'aiguille et sa position moyenne. Les indications d'un tel instrument sont généralement sûres et permettent une prévision parfois d'une demi-journée.

* * *

TORCHES & « LEZEGNES »

Les branches un peu plus grosses que celles des balais étaient autrefois communément employées en guise de torches. On les fendait en quatre, en laissant les tronçons adhérents à la base. On coulait dans l'incision de la poix fondue, puis on rapprochait les quatre parties à l'aide de liens d'étoupes. Ces torches qui produisaient une grande flamme et beaucoup de fumée éclairaient le chemin quand on était obligé de servir de guide pendant la nuit.

Les branches plus petites étaient utilisées à peu près de la même manière. Nos grands-pères ne connaissaient pas les allumettes chimiques; ils se servaient du *briquet*, morceau d'acier, de silex ou pierre à feu et d'amadou, pour allumer le feu, et le soir quand il s'agissait d'enflammer la mèche de l'antique lampe à huile ou de la chandelle grasse et fumeuse, ils prenaient des *lezegnes*. C'étaient de petites branches bien sèches de sapin ou d'épicéa qu'ils avaient trempées dans de la poix fondue. Cela brûlait en pétillant et en donnant une flamme claire.

Souvent, dans les veillées d'hiver, il n'y avait, dans l'*âfu*, vaste cuisine, d'autre lumière que celle du grand feu flambant dans l'âtre. Les travailleurs formaient demi-cercle autour : fabricants de bardeaux, de seilles, de paniers, tricoteuses de bas, tailleurs de chanvre... On causait et on ne s'ennuyait pas. Et souvent quelque jeune gars, pour se faire bien voir de sa bonne amie, et aussi pour avoir l'occasion de se rapprocher d'elle, poussait la complaisance jusqu'à vouloir l'éclairer dans son travail. Il se munissait d'un paquet de ces lezegnes, en allumait une, la tenait, et continuellement avec son doigt, débarrassait la flamme des petits charbons qui venaient en diminuer le pouvoir éclairant. Un doux sourire le récompensait de sa peine... et ce n'était pas trop payé !

* * *

LA PÉPINIÈRE

Nous avons vu que la graine des résineux est contenue dans les *pîves* ou cônes. La floraison a lieu au début de mai. Les fleurs mâles sont distinctes des fleurs femelles; ce sont de petits cônes d'un beau rouge contenant en abondance du pollen jaune. Il forme parfois un brouillard qui couvre en partie la forêt et l'on croyait autrefois que c'était un nuage de soufre provenant d'une grande réunion des sorciers pour le sabbat ou *sette* du printemps; nombre de bonnes femmes affirmaient même que cela se sentait dans l'air ! Cette floraison n'a pas lieu tous les ans; il faut certaines circonstances atmosphériques; aussi est-on frappé quand on voit le sapin *porter fleurs* et une superstition assez répandue veut que ce soit signe de guerre.

La maturité des graines dans les cônes femelles a lieu cinq mois après, soit dans les premiers jours d'octobre. A ce moment, la dissémination se produit, mais si l'hiver est précoce, elle n'a lieu qu'au printemps.

Pour le sapin, comme les cônes sont dressés, les écailles se désarticulent et tombent avec les graines, voilà pourquoi on ne trouve presque jamais des pîves de sapin. Pour l'épicéa, les écailles des cônes se soulèvent à peine et les graines glissent. Ces cônes ont une longueur de huit à dix centimètres et sous chaque écaille se trouvent deux graines. Chaque cône donne une moyenne de deux cents graines et un arbre ordinaire porte facilement cent pîves, soit vingt mille graines. Il est rare de voir des cônes à un arbre de moins de cinquante ans.

Un litre de graines de sapin pèse environ deux cents grammes et sans les petites ailes : 260 grammes. La graine d'épicéa est plus fine; elle pèse 125 grammes par litre avec les ailes et 400 grammes quand elle est désailée.

La récolte de la graine est assez compliquée et demande un outillage spécial; aussi les forestiers ont-ils avantage à l'acheter, suivant le cours. Elle valait, au début de ce siècle, de 3 fr. 50 à 4 fr. le kilogramme. Les Allemands sont, sous ce rapport, plus avancés que nous.

Quelques chercheurs, qui avaient le temps, ont trouvé qu'un kilogramme de graines d'épicéa en renferme 124.000, tandis qu'il y en a que 31.200 pour le sapin; il s'agit des graines du commerce qui sont toujours livrées sans les ailerons.

Dans toutes les forêts soumises à l'administration, on trouve au moins une pépinière. Son emplacement est choisi à proximité d'un chemin, en sol aussi plat que possible, ou très légèrement incliné et elle est partagée en carrés d'un are en moyenne. Elle est entourée d'une

barrière aussi simple que rustique. La terre est l'objet de soins particuliers ; elle a reçu plusieurs labours qui ont ameubli parfaitement le sol et l'ont débarrassé des mauvaises herbes. On ne lui donne pas de fumier pour ne pas attirer les souris et les vers. On prépare, à côté, un terreau de feuilles décomposées et on ne l'emploie que lorsqu'il est à point.

Les semailles ont lieu dans le courant de mai. La graine est répandue dans de petits sillons tracés au cordeau, à l'écartement de dix à quinze centimètres et trois centimètres de profondeur. Pour que le semis soit plus régulier, on emploie une règle plate d'un mètre de long, qui porte vers un des bords et sur toute la longueur une rainure de cinq millimètres de large et dix millimètres de profondeur. On remplit jusqu'aux bords cette rainure avec les graines, puis on retourne la règle au-dessus du sillon ; celui-ci en contient alors une quantité uniforme. On recouvre d'un peu de terre fine.

Pour protéger les semis contre les dégâts des oiseaux, on entoure la plate-bande de planches enfoncées à moitié dans le sol, pour former un cadre sur lequel on étend horizontalement une toile métallique.

Il faut protéger les tigelles qui lèvent contre les gelées de la nuit ou contre les coups de soleil dans la journée ; on pose sur le grillage une mauvaise toile d'emballage, ou simplement des branches feuillées qu'on place et qu'on déplace à volonté.

Au bout de deux à trois semaines, la levée commence. On peut espérer, quand l'opération a été bien conduite et que la saison a été propice, obtenir 40.000 plants d'épicéa ou 10.000 plants de sapin par kilogramme de graines.

Comme on a semé dru, les jeunes pousses forment une brosse continue. Pendant les deux premières années de végétation, on se contente d'arracher les mauvaises herbes. De temps en temps, on répand à la main des poignées de terreau entre les sillons et l'on surveille attentivement la marche de la végétation, parant aux coups de froid comme aux coups de soleil, déposant même parfois une épaisse couche de mousse entre les sillons pour donner aux jeunes tiges l'abri et l'humidité.

Au bout de deux ans, les petits arbres sont trop serrés pour pouvoir étendre leurs minuscules branches ou ramifier leurs racines. Il faut les repiquer, c'est ce que les forestiers nomment le *rigolage*.

C'est dans un carré qui se repose depuis un an que l'on va transplanter les petits arbres. Ce carré est divisé en plates-bandes d'un mètre de large. On creuse, sur toute la longueur d'une plate-bande un petit fossé présentant une paroi verticale de vingt-cinq centimètres de profondeur et tiré au cordeau. Au bord supérieur de cette paroi, on pose la *règle à rigoler*. C'est une planche d'un mètre de long et d'un décimètre de large. Elle présente sur un de ses côtés une succession d'encoches espacées

de trois à cinq centimètres et dans chacune desquelles on place un plant; celui-ci est maintenu par ses branches, tandis que ses racines pendent le long de la paroi du fossé. Quand la règle est pleine, on comble le fossé avec de la terre on tasse avec la paume de la main, on pousse la règle en arrière et les petits arbres se tiennent bien droits et à une distance régulière. On continue ainsi tout le long du fossé, puis on en creuse un autre à vingt-cinq centimètres du premier, de manière à avoir quatre lignes de plants par plate-bande. Ce chiffre est préféré pour faciliter les sarclages.

Si le soleil de juillet est trop chaud, on abrite la plantation à l'aide de claies formées de branches feuillées et supportées par des piquets de soixante centimètres environ.

L'année suivante, dans un autre carré, on repiquera ces petits arbres qui valent déjà dix francs le mille, puis on recommencera encore une fois. Quand ils ont atteint l'âge de cinq à sept ans, les arbres ont fini leur temps dans la pépinière. Ils ont, au maximum, vingt centimètres de hauteur et se vendent 60 francs le mille (1924).

On les emporte dans la forêt pour peupler les espaces dégarnis. La plantation est bien vite faite; un coup de pioche ouvre le sol, l'arbre est introduit jusqu'au collet dans la fente ainsi formée et l'on referme celle-ci en pressant avec le pied. Ce système de plantation est économique et rapide, mais il est assez incertain; seulement c'est le seul pratique dans bien des cas.

Il faudra compter une centaine d'années avant de pouvoir exploiter les arbres dont nous venons de parler.

* * *

LES PASTORALES-FORESTIERES

Il existe encore, dans nos monts Jura, un grand nombre d'hectares de crêtes dénudées dont l'air d'abandon et de stérilité impressionne tristement, surtout si l'on pense que, d'après la tradition, elles portaient autrefois des forêts superbes. Or, comme le sapin ne profite jamais à la génération qui le plante, on ne songe pas à ses descendants. Cette indifférence, fille de l'égoïsme, existera-t-elle toujours ? Il semble que non, car depuis un quart de siècle, un grand mouvement de solidarité prévoyante se dessine. Un instituteur du Jura, M. Mayet, d'Avignon-les-Saint-Claude, a eu en 1899 l'idée de créer, dans sa commune, une petite société scolaire forestière. Les écoliers ont une pépinière, sèment et rigolent au sens technique du mot,

et chaque année emplantent une surface déterminée. Cet exemple a été suivi, à tel point que trois ans après, dans le seul département du Jura, on comptait cinquante sociétés semblables ayant acheté et planté 200.000 arbres.

Mais sur nos hauteurs, il y avait deux adversaires à concilier ; notre histoire locale n'est formée que de leur lutte séculaire : la forêt et le pâturage. Augmenter l'un, c'est amoindrir l'autre, et nous vivons de tous les deux. Des hommes dévoués ont mis au point la belle idée de Mayet et ont créé les *pastorales-forestières* qui poursuivent un double but : améliorer les pâturages de manière à obtenir le même rendement sur une surface diminuée de moitié et emplanter les terrains qui ne donnent que de mauvais pâturages. Pour des travaux demandant plutôt du temps que de la force, elles utilisent l'activité enfantine qui y trouve un exercice sain et noble : l'enfant travaille au grand air pour son pays et pour une génération qu'il ne verra sans doute pas. Il a du mérite, mais combien nous paraît plus grand celui de son instituteur dévoué, fonctionnaire de passage, qui le guide dans ses travaux, qui fait lui-même la plus rude besogne, qui est l'âme de la société scolaire et dont le nom sera oublié dans un siècle par les habitants de la commune qui lui devra une fortune. Un coup d'œil sur les résultats, au début de 1925, obtenus par les sociétés scolaires actuellement vivantes dans notre région, nous donnera une idée de l'importance de ce travail des... fourmis humaines.

Sans parler de l'augmentation de valeur des pâturages, ni de l'amélioration de surfaces déjà boisées par le remplacement des secs et des dépérissants, à Villers-sous-Chalamont, M. Saillard a fait planter 40.000 épicéas et reboiser environ 7 hectares ; à La Cluse-et-Mijoux, M. Girard et son successeur, M. Cordier, 2.000 plants chaque année depuis 15 ans et 1.000 arbres divers : tilleuls, bouleaux, pins... ; aux Hôpitaux-Vieux, M. Vuillemin compte déjà 73.650 plants sur environ 20 hectares. Avant un siècle, les forêts nouvelles vaudront des millions de francs qui seront dus à la volonté agissante de ces instituteurs.

Quand la commune est pauvre, l'action de la petite Pastorale-Forestière est vraiment surprenante. Un exemple va nous le montrer. Verrières-de-Joux est une commune de 600 habitants. En 1904, son budget des recettes portait 4.500 francs. Comme propriété, elle a une forêt de 2 hectares et demi dans laquelle elle ne coupe du bois que dans les grandes occasions ; elle possède aussi 400 hectares de communaux, mauvais pâturages hérissés de *moutus* et de maigres buissons et où ne pousse que la dernière des herbes, le *poil de chien*, dont le bétail ne veut pas. Mais elle a un homme d'initiative et d'action, l'instituteur Collinet, homme de la plaine, que les hasards d'une nomination ont envoyé dans la haute montagne. Il fonde, en 1904, sa petite société ; une pépinière est créée, les

frais s'élèvent à 17 francs. En attendant qu'il puisse y prendre des sujets, une subvention du Touring-Club lui permet d'acheter des plants qui servent à reboiser un terrain d'un hectare dans lequel se trouvent les sources alimentant le village. Puis, dans les années suivantes, il conduit les enfants et les jeunes gens à la forêt, dans les clairières, dans les espaces dégarnis; de 1906 à 1914, plus de 45.000 épicéas reboisent une quinzaine d'hectares. Les vieux viennent regarder et donnent un coup de main.

Un coin du communal est couvert sur près de 15 hectares de mauvais buissons de hêtres, mal venus parce que le bétail les ronge; dans quelques touffes, un sapin protégé a pu pousser et l'on voit de ci de là quelques perches de 5 à 8 centimètres de diamètre. M. Collinet demande, au nom de sa société, au Conseil municipal, de *mettre en défens* ce coin qui, de mémoire d'homme, n'a jamais rapporté un sou à la commune. Désormais, le bétail n'y viendra plus. Le terrain est divisé en dix parcelles numérotées de 1 à 10; les buissons sont coupés ainsi que quelques perches, méthodiquement, parcelle après parcelle, pendant dix ans, de 1910 à 1920. Il n'y a pas d'interruption; pendant les quatre ans de guerre, l'institutrice, Mme Collinet, digne compagne de son mari, continue l'œuvre entreprise, plante elle-même, surveille l'émondage et la vente des fagots, et chaque année la commune tire près de 600 francs de ces simples coupes. En même temps, les petites mains plantent 5.000 épicéas dans chaque parcelle.

En 1921, on en est revenu à la première parcelle. Les hêtres ont poussé, on coupe 5.000 baliveaux qui donnent du bon rondin réservé pour le chauffage des habitants et qui rapportent 2.475 francs. En 1922, la même opération dans la parcelle n° 2 produit 2.600 francs; en 1923, on a 2.800 francs; en 1924, 2.450 francs. Et voilà un revenu moyen de 2.500 francs assuré chaque année jusqu'en 1930. A ce moment, on reviendra au commencement du cycle. On trouvera dans chaque parcelle, environ 5.000 beaux *foyards* — hêtres — qui, vendus, donneront au bas mot près de 4.000 francs. En 1940, quand la dixième et dernière parcelle aura été nettoyée de ses hêtres, la commune sera en possession d'une jeune forêt de résineux pleine d'avenir qui ne lui aura pas coûté un sou et qui lui aura déjà mis 70.000 francs dans sa caisse. Ne dirait-on pas un conte de fées !

Pour compenser la diminution en surface du pâturage, la pastorale-forestière a travaillé à l'amélioration des terrains communaux non boisés, en épierrant, en coupant les *moutus* qui sont mis en tas et mélangés à du fumier fourni gratuitement par les cultivateurs qui comprennent l'utilité de cet énorme labeur; déjà douze hectares ont été entièrement transformés. On ne se rend pas encore bien compte de l'augmentation de valeur du bétail mieux nourri, mais elle est certaine.

Voilà une commune tirée de la misère par l'initiative et la persévérance d'un homme et par les sapins.

Mon histoire n'est pas finie. L'instituteur a voulu sa récompense et la voici. Le Conseil municipal a donné à l'école le terrain entourant la pépinière; ce terrain a été boisé et il est convenu que ses revenus futurs seront consacrés à l'achat de fournitures scolaires.

Aujourd'hui, la petite société est bien vivante. Ne s'est-elle pas mis en tête d'acheter deux parcelles de 28 ares chacune, sur lesquelles une *coupe blanche* a tout enlevé ? Elle a, dans sa pépinière, 5.000 plants qui y trouveront leur emploi; le prix d'achat du terrain sera couvert par deux soirées récréatives. Elle a, dans le village balayé à 1.000 mètres d'altitude par la bise froide qui souffle le tiers de l'année, fait planter 80 arbres fruitiers et les fruits sont délicieux; elle a fourni des rosiers et des plantes grimpantes pour orner les façades des maisons. Les enfants, qui sont tous sociétaires, aiment et respectent les arbres et les fleurs; ils adorent leur forêt qui déjà leur procure de l'ombrage. Braves petits ouvriers de toutes les pastorales-forestières, et vous aussi, maîtres dévoués, vous serez à votre tour, pour les générations lointaines, les *ancêtres* que l'on vénère. En attendant, soyez honorés dès maintenant, vous tous qui vous dressez contre l'égoïsme montant du *chacun pour soi*, masqué du titre de *débrouillard*, vous tous qui, avec un remarquable désintéressement, mettez en pratique la belle devise de la solidarité : *chacun pour tous*.

* * *

L'EXPLOITATION DE LA FORET

On dit couramment que la forêt amène le froid. Il est certain qu'en augmentant l'humidité, elle abaisse un peu la température moyenne du pays; mais malgré ce petit inconvénient, elle est, nous l'avons vu déjà, un bienfait pour la région. Les branches des arbres divisent les pluies torrentielles; les mousses retiennent l'eau en réserve et la forcent à s'écouler lentement; les racines maintiennent la terre végétale sur les pentes et les débris de la forêt améliorent et enrichissent peu à peu le sol, c'est pourquoi les monts Jura sont d'un beau vert.

L'hiver amène une sorte de chômage pour les travaux agricoles, l'ouvrage manque pour beaucoup de travailleurs, et de nombreux attelages restent inoccupés. Les travaux de l'exploitation des bois vont leur donner des ressources en argent et en nature, ce qui fait dire aux

marchands ambulants qui arrivent de la plaine : « Où il y a des sapins, il y a de l'argent ! »

Il fut un temps où l'on tenait peu de cas de la forêt. Il faut arriver jusqu'au commencement du XIX^e siècle pour voir exploiter rationnellement les massifs forestiers.

Vers 1830 encore, nul propriétaire ne pouvait faire une coupe qu'après avoir laissé choisir les plus beaux arbres par les agents du roi pour la marine royale. C'est le sujet d'une chanson populaire encore fredonnée dans la montagne du côté de Saint-Laurent-en-Grandvaux et dont voici deux couplets seulement :

*Tant que dans le grand Jura
Des sapins il y aura,
Nous viendrons au Ch'val blanc
Dîner pour notre argent.
Qu'il pleuv', qu'il grêl', qu'il vent',
Qu'il tonne,
Avecque nos grands bœufs,
Nous sommes sur la route,
Soir et matin,
Le fouet en main !*

*Quand nous sommes en chemin
Pour venir à Salins,
Nous prenons en pitié
Les pauvres labouriés
Des routes, toujours la
Marine,
Tient le beau milieu,
Et du Roy, le carrosse
Ne la f'rait pas
Bouger d'un pas.*

La France est divisée en 36 arrondissements forestiers, administrés chacun par un *conservateur*. Chaque conservation comprend des *inspections* subdivisées en *cantonnements*.

Les forêts appartiennent soit à l'Etat, un million d'hectares; soit aux communes, deux millions; soit à des particuliers ou à des établissements publics : six millions et demi. Sauf ces dernières, elles sont soumises au régime forestier et doivent être aménagées.

L'*aménagement* est une opération qui consiste à régler le mode de culture, la marche et le rendement d'une exploitation forestière de manière à obtenir le plus grand rapport annuel sans compromettre l'avenir de la forêt. Un aménagement bien fait est celui dans lequel le volume du bois enlevé correspond au volume de l'accroissement moyen; ce dernier volume est désigné sous le nom de *possibilité*. La forêt étant considérée comme un capital, la possibilité en est l'intérêt.

Cette opération nécessite un travail énorme et c'est

à juste titre que notre corps forestier passe pour être le premier du monde. Il faut d'abord déterminer la contenance de la forêt, puis procéder à l'étude générale : qualités du sol, nature du climat, puissance croissante du peuplement, facilité d'exploitation, etc... On fixe ensuite l'âge auquel les bois doivent être coupés pour obtenir le rapport le plus avantageux, soit de 120 à 150 ans pour les sapins, suivant l'altitude. On termine enfin par l'établissement du plan d'exploitation, sorte de tableau indiquant la contenance des coupes annuelles et l'ordre dans lequel elles doivent se succéder. Un bon aménagement est complété par l'étude des routes et des travaux d'amélioration.

Nos forêts sont actuellement exploitées en futaie pleine par la méthode du reboisement naturel et des éclaircies. Chaque forêt est divisée en parcelles portant chacune un numéro ou une lettre qu'on peut voir peints sur une plaque rectangulaire de tôle clouée au fût de certains sapins. Ces parcelles sont limitées par les lignes de crête, de fond, de plus grande pente ou par les chemins de vidange ; elles sont séparées entre elles par des sentiers rectilignes jalonnés à leurs intersections par des bornes de pierre portant sur leurs faces le numéro ou la lettre de la parcelle délimitée. Leur surface est variable et ne dépasse guère vingt ou vingt-cinq hectares. Tous les dix ans, à peu près, on procède au dénombrement ou *comptage* et au cubage de tous les arbres à partir de vingt centimètres de diamètre. Cette opération permet d'établir la *possibilité*.

Les forêts du Doubs renferment en moyenne, par hectare : *bois moyens* de 60 à 105 cm. de tour : 121 mètres cubes en grume, c'est-à-dire avec l'écorce, et *vieux bois* de 105 cm. et plus de circonférence : 203 mètres cubes, soit une moyenne de 324 mètres cubes estimés actuellement de 80 à 120 francs l'un. Les beaux bois, à veines fines, destinés à l'aviation, atteignent 360 francs le mètre cube.

On fait chaque année dans la forêt des coupes dont le nom indique le but : coupes de régénération, d'amélioration, d'extraction. Les coupes provenant des forêts de l'Etat sont mises en adjudication et la vente a lieu en présence du préfet, du conservateur, du directeur des Domaines, du trésorier-payeur général ou de leurs délégués, des maires et des receveurs des communes intéressées.

Pour les communes, l'administration forestière, après avoir déterminé la possibilité en mètres cubes, n'en délivre que les trois quarts. Ce qui reste, c'est le *quart en réserve* qui servira à la commune, dans les cas graves, pour couvrir une dépense motivée, car l'Etat-tuteur ne veut pas que la caisse municipale soit vide. Les trois quarts délivrés constituent l'*affouage* qui est distribué entre les habitants par les soins de la municipalité. Le partage de

cet affouage qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, qui a provoqué de nombreuses réclamations, se fait généralement moitié par tête d'habitant et moitié par feu ou ménage.

A partir du mois de juin, le garde-forestier marque au fur et à mesure qu'il les trouve dans ses tournées quotidiennes en forêt, les arbres secs et les *chablis* ou arbres tombés. Il se sert, pour cette opération, de son marteau, instrument présentant d'un côté une hachette pour enlever un fragment d'écorce et de bois et de l'autre une empreinte quadrangulaire en relief, avec les lettres G. D. — garde domanial — ou G. C. — garde communal —, le numéro de la conservation et celui du triage. Il frappe ce cachet sur une racine à la souche de l'arbre et sur l'arbre lui-même, à peu près à 1 m. 50 du sol. Il mesure en même temps le tour de l'arbre et prend note.

Au mois de mai, le chef de cantonnement, garde général ou inspecteur-adjoint, vient pour marquer l'affouage. Il tient compte du volume des bois déjà marqués par le garde et complète en choisissant parmi les arbres exploitables. Il les frappe de son marteau qui est rond et qui porte les lettres G. G. — garde général — ainsi que les numéros de la conservation et de l'inspection.

Ce travail fait, le conseil municipal nomme deux experts qui vont estimer la valeur des arbres marqués et les frappent tous du marteau de la commune qui est triangulaire et qui porte la lettre initiale du nom de la commune. Ces arbres sont ensuite classés en lots et ceux-ci tirés au sort suivant le mode de partage. L'administration forestière délivre ensuite le permis d'exploiter et les habitants vont ou font couper leurs arbres. Ils doivent nettoyer complètement les débris, et il faut qu'au mois de juin suivant, l'affouage soit complètement enlevé.

Pour faciliter la surveillance et la répression des délits, la commune est représentée par un bûcheron et un garde-vente qui sont, aux yeux de l'administration, responsables de tous les délits qui peuvent se commettre à l'occasion de l'exploitation des bois d'affouage. Pendant toute la durée de cette exploitation, les gardes n'ont de relations directes qu'avec eux et c'est à eux qu'ils adressent toutes les observations utiles pour la bonne direction des travaux.

Dans la forêt domaniale, l'adjudicataire d'une coupe est également tenu de se choisir un garde-vente qui est non seulement responsable des délits faits dans la coupe, mais encore de ceux produits dans un rayon de 250 mètres tout autour, c'est-à-dire à l'*ouïe de la cognée*. Il doit aussi avoir un marteau à empreinte triangulaire et il en marque tous les arbres et bois de charpente qui sortent de la vente.

Dans cette coupe, les arbres sont marqués du marteau de l'Etat, empreinte ronde avec les lettres gothiques A. F. — administration forestière — Il y a, sauf erreur, une soixantaine de ces marteaux en France, et comme ils

sont les clés ou mieux les sources d'un trésor, on les enferme dans une gaine à deux serrures, s'ouvrant l'une par l'inspecteur, l'autre par le garde général. On conte qu'il y a une quarantaine d'années, un adjudicataire peu consciencieux s'en était fait fabriquer un, dont il se servait... avec profit, on peut dire. Il fallut détruire tous les marteaux de l'Etat et en refaire sur un nouveau modèle. D'ailleurs les empreintes de tous les marteaux sont déposées au Greffe du Tribunal d'arrondissement, et souvent vérifiées.

L'adjudicataire loue des bûcherons, généralement des montagnards habitant le village le plus voisin. Ceux-ci travaillent aux pièces, soit à tant par mètre cube abattu, et ne commencent que lorsque l'adjudicataire a le permis d'exploiter. Dans les endroits où il y a un fourré, ou beaucoup de jeunes arbres, ils sont tenus d'*élaguer*, c'est-à-dire d'ébrancher l'arbre en commençant par la base. Ils ont au pied un petit crochet dont la tige est solidement fixée à la jambe. Ils plantent ce crochet dans l'écorce de l'arbre et montent... comme des écureuils. Ils coupent les branches à la serpe. Par mesure de précaution, ils sont ceints d'une corde qui entoure également l'arbre.

Leur travail est pénible. Pendant les belles journées de juin, ils partent de leur domicile vers deux heures du matin, la hache sur l'épaule et des provisions dans la musette. Ils ont souvent une ascension d'une heure et plus avant d'arriver à la coupe. Une lois là, ils mettent l'habit bas et attaquent un des arbres marqués.

Le bûcheron voit d'avance où il fera tomber son arbre pour ne rien endommager. Il commence à pratiquer, tout autour, à un pied du sol, une entaille à coups de hache. puis il fait, du côté où l'arbre tombera, une entaille plus grande. De l'autre côté, il scie avec son compagnon à l'aide d'une large lame appelée *passe-partout*. Quand il atteint le cœur, il introduit dans la fente un gros coin pour que la lame ne soit pas serrée. Au fur et à mesure que la scie avance, il enfonce le coin à coups de cognée. L'arbre tressaille à chaque fois; sa cime frémit. Tout à coup, il s'ébranle; les bûcherons s'éloignent rapidement. L'arbre penche, d'abord lentement, majestueusement; un craquement se fait entendre, les branches sifflent dans l'air, on entend un bruit sourd, le sol a tremblé, le colosse est là gisant. En une heure, l'homme a détruit ce que la nature a mis 120 ans à produire.

Est-ce bien une destruction ? Non, c'est le premier acte d'une série de transformations. Le beau sapin va revivre à nos côtés sous mille formes diverses.

Les bûcherons continuent leur dur labeur. Les arbres sont là disséminés dans la coupe. Ils vont être sciés en *billes* ou *plots*, tronçons de quatre ou de huit mètres de long, ou être laissés de toute leur longueur, trente à trente-cinq mètres, pour fournir des bois de charpente. Les ouvriers coupent la cime et écorcent les plots; ils

enlèvent la daie des branches et mettent celles-ci en stères. Les brindilles, les copeaux ou *taillons* vont être brûlés sur place. Cette opération produit ces petites fumées qui, de loin, paraissent si blanches sur le fond sombre de la forêt. Elles s'élèvent en l'air, colonnes capricieuses, tournoyant, ondulant, changeant à tout moment de direction. On les dirait vomies par quelque volcan silencieux. Les tourbillons se succèdent sans trêve et tour à tour s'évanouissent dans les hautes régions, rendant déjà à la nature une partie des éléments qu'elle avait si libéralement fournis.

Les bûcherons ne peuvent travailler avant le lever du soleil, ni après son coucher, mais à la Saint-Jean d'été les jours sont longs. A midi, ils font la sieste; le lit de daie est moelleux et parfumé, un sommeil réparateur leur rend bien vite leurs forces.

Si la coupe est importante, ils se construisent, au début de l'exploitation, une *loge* très rustique. Malgré cette simplicité, ils ne peuvent l'établir que sur l'emplacement désigné par le garde général. Même formalité d'ailleurs a dû être remplie pour les feux dont il vient d'être parlé.

Dans leurs loges couvertes d'écorces ou de branchages, les travailleurs bravent les orages et les averses si fréquents pendant l'été dans ces régions.

Les arbres écorcés vont être emmenés ou plutôt trainés sur le sol jusqu'à une clairière, au bord du chemin désigné dans l'adjudication. Au terme fixé, ils doivent tous être sortis de la coupe ainsi que les stères, et dans cette partie de la forêt bien nettoyée, il va être procédé au *récolement*. Il faut que les gardes retrouvent toutes les souches ainsi que le cachet qui y a été apposé. Il arrive parfois que l'arbre en tombant fait sauter cette partie de la racine. Les bûcherons alors, recherchent vite cet éclat de bois et soigneusement viennent le reclouer à la place exacte qu'il occupait.

* * *

LE « DÉMONTAGAGE »

Depuis plusieurs semaines, les troncs d'arbres sont dans la clairière. La pluie les a lavés, le soleil les a blanchis; que vont-ils devenir ?

Les grandes pièces de bois vont partir dans les villes ou dans les ports de mer pour devenir poutres ou mâts. Les plots seront conduits à la scierie; ils formeront de grands tas de planches ou des paquets de lattes. Il en est

qui seront sciés en tronçons pour des toitures ou pour des seilles; d'autres seront débités en douves pour des tonneaux; quelques-uns deviendront de mignonnes boîtes, ou des berceaux... ou des cercueils.

Mais pour le moment, les bois sont encore à la forêt! Il faut les en sortir, les *démontagner*, pour employer l'expression pittoresque du pays.

Le voiturier arrive. Son cheval est vigoureux et fort; son char est solide; lui-même est bien musclé. Il va charger sa voiture. A lui seul, il assemblera quatre ou cinq grosses pièces de près de trente mètres de long. Grâce à un levier peu compliqué mais ingénieux, il soulèvera des charges de plus de 1.500 kilogs, glissera sous elles l'avant-train, puis l'arrière-train, les assujettira, puis les descendra souvent par de très mauvaises routes.

A ce moment, la forêt est vivante, les voituriers crient, les fouets claquent, les essieux grincent et de bien loin on entend la petite clochette attachée au collier du cheval.

Parfois, on emploie des attelages de bœufs et les voituriers sont appelés *rondiniers*. Ces ouvriers gagnent de bonnes journées, mais bien dur est leur labeur. Si une chaîne vient à se rompre, tout est à recommencer; si une roue s'embourbe, il faut prendre le pic et faire comme le charretier de la fable. Il ne se passe pas d'année qu'une pièce brutale interrompe pour toujours la chanson que fredonnait le voiturier... et peut-être quelques semaines plus tard la pièce meurtrière est tout enguirlandée et porte fièrement un pavillon que fait joyeusement claquer le vent de mer...

* * *

LA SCIERIE HYDRAULIQUE

L'eau des pluies, de même que celle qui provient de la fonte des neiges, s'infiltré dans le sol, sauf une partie, celle qui est retenue par les mousses, partie importante si l'on songe qu'un kilog de mousse sèche provient de sept kilogs de mousses humides.

Cette eau d'infiltration arrive dans l'intérieur de la montagne et forme des nappes souterraines. Celles-ci se déversent par de petits canaux qui suivent les bancs de roches ou les couches imperméables d'argile et finissent par sourdre sur le flanc d'une colline ou à la base de la montagne: ce sont les *sources*. Elles sont fréquentes dans le Jura, comme d'ailleurs dans tous les pays de montagnes boisées.

Visiter une source est une promenade que l'on fait

toujours avec plaisir, car c'est la vie qui se montre au grand jour : une source, c'est une naissance ! Les plus simples mêmes ne manquent pas de poésie et parmi les plus coquettes, nous pouvons ranger la *source du Doubs*.

Elle se trouve à la base du *Noirmont*, à un kilomètre à vol d'oiseau de Mouthé et sourd à environ 950 mètres d'altitude. Au fond d'une grande coquille formée par des rochers, s'ouvre une petite grotte en ogive inclinée. On ne peut guère s'approcher de l'ouverture. Tout à la sortie, l'eau baigne les racines de quelques sapins et contourne gracieusement de grosses pierres moussues.

Il y a bien longtemps, son lit était une petite entaille sauvage au flanc de la montagne. Dès sa naissance, l'eau bondissait par dessus les rochers, emportant avec la rapidité de la flèche sa couronne d'écume. Quelquefois elle se fâchait ; sa petite grotte était trop étroite ; alors elle sortait en bouillonnant et en grondant, elle rebondissait contre les gros blocs, passait par dessus, roulait d'énormes pierres, emportait des troncs entiers de vieux sapins, ne se laissait arrêter par aucun obstacle et sa voix pleine de colères, renforcée encore par l'écho de la forêt, dominait tous les autres bruits du vallon.

Mais cela durait autant que les caprices d'une jeune fille ; la petite source ne tardait pas à se calmer et rentrait dans son lit. Sa grotte était, cette fois, spacieuse, l'eau sortait en chantant doucement ; sa mignonne voix cristalline faisait sa partie dans le concert des oiseaux qui, pleinement rassurés, venaient confiants se baigner et sautiller sur les petits cailloux blancs du fond. Elle glissait mollement ou rapidement, entre les pierres couvertes d'une épaisse couche de mousses, et sur ses bords, s'inclinaient gracieusement les fleurettes blanches du cresson, quelques petites campanules à la tige grêle ou les thyrses embaumés de la reine des prés.

Et en hiver, alors que plus loin les étangs étaient figés, que la campagne était désespérément uniforme sous son grand manteau blanc, que les arbres complètement nus avaient vu leurs dernières feuilles s'envoler au vent d'automne, elle continuait à être le rendez-vous des oiseaux et des animaux de la forêt, heureux de rencontrer son eau tiède et généreuse. Ah ! la petite sauvage, qu'elle était donc heureuse dans son indépendance !

Un jour, un homme vint se reposer auprès d'elle. Ce n'était point un promeneur, ses habits, son teint hâlé, indiquaient un robuste travailleur. Il regarda longuement la petite source qui chantait au soleil, et les doux glouglous ne parurent pas plus l'intéresser que les fleurettes. Il descendit quelques pas puis fit de grands gestes. On eût dit qu'il cherchait à arrêter toute cette belle eau claire qui, par moments, avait des reflets de miroir. Il hocha la tête deux ou trois fois, puis monta dans la forêt.

Le lendemain il revint. Il avait une grande règle, un niveau et quelques outils. Il prit des mesures, fit une

marque dans le rocher près de lui, sauta de pierre en pierre pour aller en faire autant au rocher d'en face qu'il dégarnit brutalement d'une grande plaque de mousse, puis revint à son premier poste. Il dut être content car il se frotta les mains.

Les jours suivants, la petite source était tout en émoi; l'homme, et avec lui d'autres hommes, troublaient son lit, enlevaient sans pitié les grosses pierres moussues, depuis si longtemps tranquilles en cet endroit, les remplaçaient à leur idée, et l'eau devenue fangeuse, s'écoulait comme honteuse, abandonnée des oiseaux qui ne venaient plus se baigner, et dédaignée des fleurettes qui ne retrouvaient plus leur image aimée.

Cinq à six mois plus tard, quelle transformation ! L'eau sortait toujours claire de la petite grotte, mais à huit ou dix mètres de là, plus de liberté ! Elle était arrêtée par un mur, puis dirigée dans un canal au bout duquel on la faisait brusquement tomber sur les palettes d'une grande roue en bois. Adieu le lit de mousses ! adieu les bords fleuris ! adieu les petits sauts au bruit argentin par dessus les pierres rondes ! adieu l'indépendance !...

Une habitation s'élevait dans la *combette* sauvage. Et depuis ce jour, la pauvre source fit tourner des roues, car à la première, on en a ajouté d'autres. Elle scia des troncs de sapin, en fit des planches; elle fit mouvoir des meules à écraser le grain; jour et nuit, elle travailla mêlant sa plainte mélancolique au grincement des scies ou aux aigres vibrations de la circulaire. Elle se fâchait bien encore quelquefois, mais l'usinier fermait ses vannes et la laissait déborder dans la campagne, puis lorsqu'elle était devenue sage, il la ramenait docile sur ses roues...

Les premières scieries hydrauliques datent chez nous du ^{xv}e siècle; elles n'avaient rien de bien compliqué : un étang ou réservoir pour recueillir l'eau; un canal ou *huche* servant de déversoir à l'étang et muni d'une vanne; une roue à palettes ou à augets, suivant le débit de la source et enfin un châssis avec une seule lame de scie.

Ce n'est que plus tard qu'on imagina de juxtaposer plusieurs lames pour débiter d'un seul coup un plot en planches.

La scierie moderne est mue par une turbine qui utilise beaucoup mieux la force motrice. On y trouve des scies multiples, des scies à ruban, des circulaires et on y fait les sciages courants : lambris, planches, plateaux, mardriers, lattes et douves, et tous autres que l'on désire.

Les déchets provenant des sciages ne sont pas perdus. On emploie, pour des palissades grossières ou pour le chauffage, les *couenneaux* qui sont vendus par *cordes* de trois stères; la *circulaire* livrée généralement en fagots serrés dans des liens en fil de fer; les copeaux des raboteuses vendus par *bannes*.

La sciure ou *raisson* — du mot patois *raisse* : scie — mérite une mention particulière. Souvent, au village, elle

se vend au sac. Enrants et femmes vont l'ensacher en *pâchant* — tassant — fortement avec les poings et même les pieds. Il y a dix ans, elle se vendait suivant la saison : deux ou quatre sous le sac ; les usiniers connaissaient deux sortes de sacs : les sacs de douaniers et les autres qui contenaient un *porte-cheni* de moins. Les mamans se servent de la sciure mouillée pour faire le récurage avant la fête ou dans les grandes occasions ; cela présente un avantage : les vides du plancher se remplissent ! En hiver, pour se chauffer, on bourre le fourneau de sciure humide après avoir pris la précaution de laisser, à l'aide de deux pieux ronds, une sorte de cheminée dans laquelle on introduit du papier enflammé. On appelle cela : *une mécanique* ; il y en a pour toute la veillée. Comme il fait bon sentir sa douce chaleur et entendre son petit ronflement monotone et régulier pendant qu'au dehors, la bise hurle, la forêt mugit et que la neige *crezène* — grince — sous les pas !

Les *coquetières* ou marchandes d'œufs transportent leur marchandise fragile dans des bidons à demi pleins de sciure. Beaucoup de cultivatrices rangent les œufs de leurs poules dans des *grés* ou *vannottes*, remplis de belle sciure blanche ; les œufs s'y conservent frais assez longtemps.

Pour les fumeurs, la sciure est un absorbant qui, après avoir rempli son rôle de politesse dans le crachoir quadrangulaire de bois, va se purifier dans le foyer.

Autrefois, quand on fabriquait de la chaux sur presque toutes les pâtures des granges, la sciure était mélangée à la chaux récemment éteinte et cela donnait un bon mortier, au moins pendant le premier quart de siècle. Mais à la longue il se transformait en poussière et c'est ainsi qu'on voit aujourd'hui des murs de vieilles maisons si faciles à démolir.

Aujourd'hui, on la mélange à la chaux ou au ciment pour en faire de la pierre artificielle ; on la pétrit avec l'argile qui sert à faire les tuiles, puis on fait cuire et l'on obtient des briques poreuses et légères pour les cloisons intérieures. Elle sert dans les usines à gaz avec le sulfate de fer pour l'épuration du gaz d'éclairage. On en met un peu dans une vieille boîte de conserves avec du pétrole, et il suffit de placer deux cuillerées de cette sciure imbibée, dans le fourneau, pour obtenir un allume-feu parfait. C'est une bonne litière dans les écuries et surtout dans les porcheries, car elle est absorbante et son odeur résineuse la rend légèrement désinfectante ; elle devient ensuite un excellent fumier. Dans les allées des jardins, elle est douce au marcher, empêche les herbes de pousser et parfois au printemps, favorise la naissance de délicieuses morilles.

On en fait enfin des jouets, des cadres, des branches d'arbre ; c'est une spécialité bien connue dans notre région.

LES « LOUILLETES »

Nous allons passer en revue quelques utilisations locales des bois de la forêt. Commençons par les enfants : « *A tout seigneur, tout honneur !* »

Avec des planchettes de sapin ou de hêtre, les écoliers se construisent de petits traîneaux, ou *louillettes*, du verbe patois *louiller* — glisser. — La mode des mots qui veut que l'on admire ce qui est étranger a fait adopter le terme suisse : *luge*, vocable plus rude, mais plus sportif !

Les dimensions de ces louillettes varient suivant le caprice du constructeur. Les plus courantes ont 60 cm. de long, 40 cm. de large et 15 cm. de hauteur. Elles se composent des glissants formés de deux planchettes verticales arrondies en avant et portant une encoche vers leur extrémité supérieure. Ces deux glissants sont réunis l'un à l'autre par deux ou trois traverses sur lesquelles on a fixé un plancher. Ajoutez une corde pour tirer la louillette quand on part en expédition, et vous aurez une idée de la compagne affectionnée des petits montagnards en hiver.

Il faut les voir partir fièrement par un beau jeudi de janvier. Depuis cinq à six jours, le thermomètre marque 18 degrés de froid. La nature semble plongée dans une brume bleuâtre que les rayons d'un pâle soleil ont peine à traverser. A midi, je ne dirai pas au plus chaud, mais au moins froid du jour, la vapeur d'eau contenue dans l'air apparaît congelée sous forme de paillettes insaisissables. Il y en a partout, en haut, en bas, autour de vous ; aussi loin que le regard peut s'étendre, vous apercevez de minuscules lamelles brillantes, jetant des feux de toutes couleurs, disparaissant, reparaissant plus vite que la pensée. Et toutes ces étincelles tourbillonnent, s'élèvent, s'abaissent, s'entremêlent, produisant par la beauté inoubliable du spectacle un fascinement qui vous tiendrait cloué au sol, si le froid aux pieds ne venait vous ramener, par une désagréable sensation, à la réalité humaine.

C'est que vous êtes sur une couche de neige ayant rarement moins de trente centimètres et tellement dure que vous pouvez aller où bon vous semble, à peine aperçoit-on la trace légère de vos talons. Le cultivateur en profite pour conduire à l'aide de son traîneau, le fumier de son étable sur les champs en pente, il *maltrace*. L'attelage, cheval ou vache, n'enfonce presque pas.

Mais les plus heureux sont, sans contredit, les écoliers. Ils arrivent par bande de cinq ou six, chacun tirant sa louillette. Le sol grince sous leurs pas ; les lamelles de givre qui le tapissent s'écrasent avec un bruit de

cristal qui se brise. Ils montent lentement la colline, se dirigeant en droite ligne vers le sommet.

Les voilà arrivés ! Il n'y a pas de temps à perdre. Vite, on s'assied sur la louillette ; les pieds sont prestement posés sur les encoches en avant, et voilà la bande partie !... Il faut voir avec quelle vitesse ils dévalent la côte, le buste bien droit, le nez au vent, les cheveux flottants, car ils cachent souvent la casquette dans la poche pour l'avoir toujours avec eux ; ils crient de toutes leurs forces ; comme ils sont heureux les petits gaillards !...

Mais voici le revers de la médaille. Il faut remonter la pente en remorquant sa louillette. On a mis une minute pour descendre un kilomètre, on en mettra plus de quinze pour le remonter, en suivant le chemin le plus direct. N'importe ; à force de mettre des pas les uns devant les autres, on finit par arriver et l'on recommence immédiatement la descente. Cela ne va pas toujours tout seul. Souvent la louillette dévie ; d'un coup de talon le conducteur la remet dans la bonne direction. Quelquefois, il y a un léger obstacle non prévu ; louillette et bambin font un petit saut en l'air, seulement comme la louillette est plus près du sol, elle y revient la première et file avec la rapidité de la flèche, pendant que le propriétaire stupéfait, bouche grande ouverte et yeux écarquillés, retombe assis sur la neige et trouve que « *ce n'est pas du jeu !* »

Et le soir, à la nuit tombante, on voit encore des formes noires glisser au flanc de la colline ; on n'entend pas de cris, seulement quelques éclats de rire vite étouffés. Allez voir ; ce sont des hommes, à barbe parfois grisonnante, qui se livrent à cet amusement d'enfants. Essayez une fois ! vous êtes pris dans l'engrenage : vous avez une passion de plus, celle de la *louillette* !

★ ★ ★

LES BOITES A FROMAGE

Parmi les plots que nous avons vus dans la coupe, il en est peut-être un ou deux qui seront transformés en boîtes à fromage. Ils seront conduits à l'usine où une scie latérale, *le sabre*, les débitera en lambris de huit millimètres d'épaisseur.

Dès qu'arrive le mois d'octobre, le fabricant se met à l'ouvrage. Il commence par découper dans ses planches des cercles de bois d'environ 27 centimètres de diamètre à l'aide d'une sorte de compas horizontal présentant

une pointe à une branche et une lame coupante à l'autre. Les fonds ont quatre millimètres de moins en diamètre que les couvercles.

Lorsqu'il a un certain nombre de cercles, il confectionne les parois. Elles sont faites en minces lamelles de bois obtenues en fendant des bûches d'épicéa de 70 centimètres de long, sans nœuds et à veines bien parallèles. Ces lamelles, appelées *pliure*, n'ont pas plus d'un millimètre d'épaisseur. On polit la pliure en la frottant rudement contre un angle de pierre ou contre un corps dur. On en fait ensuite des anneaux de 10 centimètres de haut pour le fond et 3 centimètres pour le couvercle. Les extrémités sont maintenues par de petites attaches de fer-blanc, puis ces anneaux sont fixés par de petits clous aux fonds et aux couvercles. Une semblable boîte coûtait, avant la guerre, quatre sous; deux pour le bois et deux pour la façon. On en fait un grand nombre, mais en hiver seulement car elles servent à contenir une sorte de fromage appelé : fromage de boîte ou fromage Mont-d'Or, dont la production dure de novembre à mars. Chaque boîte pleine pèse de trois à cinq kilogs, et le canton de Mouthe en fournit à lui seul plus de 60.000 pendant les cinq mois d'hiver.

C'est aussi dans la haute montagne que l'on fabrique avec de l'épicéa les boîtes destinées à renfermer l'odorant camembert ou quelques congénères. Leur fabrication présente beaucoup d'analogie avec la précédente. Dans des planchettes de 120 cm. de long sur 14 cm. de large et 5 mm. d'épaisseur, l'ouvrier, à l'aide d'un vilebrequin spécial, découpe en deux ou trois tours un disque de bois de 11 cm. de diamètre. La pliure est formée d'un copeau enlevé à l'aide du rabot à une planche de dimensions convenables. On fait l'anneau d'abord, puis on le fixe au disque de bois. Ces boîtes sont expédiées vides par grandes caisses et étaient vendues, en 1910, environ 25 francs le mille.

C'est de la même manière que se font les boîtes employées dans le Midi pour les fruits confits ou pour certaines pâtisseries; mais la demande était assez rare, on reprochait à nos produits leur odeur résineuse, si agréable pourtant. Heureusement pour notre industrie que les fromages sont moins difficiles !

Dans d'autres combes, on fabrique les boîtes carrées pour la montre, la lunetterie ou la bijouterie, ce qui permet d'utiliser les petits arbres secs au lieu de les transformer en bois de chauffage.

« BARDEAUX » ET « ANSELLES »

Ce qui frappe les étrangers lors de leur première visite à la montagne, ce sont les toitures en bois. Et, à ce mot vous évoquez l'image de planches juxtaposées. Détrompez-vous ! Les toitures dont il s'agit sont formées de planchettes d'épicéa de 27 cm. de long, 12 cm. de large et quelques millimètres d'épaisseur. On les nomme *petits bardeaux* ou *prin*, et malgré leur faible épaisseur, ces planchettes constituent une des meilleures toitures qui puissent se faire.

Comme leur surface libre n'est guère que le cinquième de leur longueur, il en résulte que le toit tout entier est formé de cinq couches de planchettes solidement fixées et pouvant, suivant la pente du toit, durer quarante ans au levant et soixante ans au couchant. De plus le poids est relativement faible. Il n'y a qu'un inconvénient, grave celui-là, c'est le danger d'incendie.

Au contact de l'air, il se forme une sorte de combustion lente ; le toit devient gris, puis gris foncé, et finalement noir. A la suite de la pourriture et des coups de grêle, il faut réparer la toiture. On ne peut la refaire entièrement, les arrêtés préfectoraux s'y opposent, mais il n'est pas défendu de l'entretenir, et le toit finit par être comme le couteau de Jeannot, toujours le même, bien qu'il eût changé trois fois de lame et deux fois de manche !...

Pour faire ces bardeaux, on commence par débiter le plot en tronçons de 27 centimètres de long. On détache ensuite tout autour de ces troncs des morceaux de 10 à 11 cm. de large sur 12 cm. de profondeur. Le cœur du tronc servira à d'autres usages.

Chaque morceau est partagé en quatre fragments ou *marelles* qui sont parées pour être régulières. Ensuite l'ouvrier place une marelle dans une sorte de mortaise pratiquée vers la circonférence d'un gros tronc, puis avec un couteau spécial, il la fend en deux, puis en quatre, puis en huit, en obligeant les fibres à s'écarter et non en les coupant. Ces marelles sont ensuite empilées. Quand il en a une certaine quantité, l'ouvrier forme des paquets de 240 bardeaux ou 30 marelles de huit, serrés par un lien de coudrier. Il faut deux paquets pour faire un *demi-millier*. Avant la guerre, le prix du paquet était environ 1 franc ; une toiture neuve revenait à 9 francs les quatre mètres carrés ; une réparation coûtait 7 francs pour la même surface. Aujourd'hui, la valeur du bois et le prix de la main-d'œuvre ont augmenté dans de telles proportions que la fabrication des bardeaux en est à peu près morte et que les toits sont maintenant couverts de tuiles, de tôle galvanisée ou de fibro-ciment.

On fait aussi des planchettes ayant une épaisseur double,

ce sont les *tavillons*. Lorsqu'on les destine au recouvrement du haut en bas d'un mur vertical exposé au vent ou à la bise, on appelle l'ensemble : une *talvane*. Les talvanes de luxe sont formées de tavillons arrondis à la base à l'aide d'une grande gouge. Si l'on passe sur ces planchettes une couche de peinture à l'huile, on obtient un revêtement d'une durée de plus d'un siècle.

Il est encore une variété de toiture en bois, formée de grandes planchettes obtenues par le même procédé de fente du bois ; elles ont 52 cm. de long sur douze à quinze millimètres d'épaisseur. Ces gros bardeaux ou *anselles* ne sont pas cloués, et pour retenir la toiture, dans le cas où le vent aurait trop de prise, on place de ci de là quelques grosses pierres qui ne contribuent pas peu au pittoresque du paysage.

Pour ces anselles, on préfère le sapin à l'épicéa. On en fait de toutes les largeurs, et pour les vendre, on procède d'une façon originale. On en aligne côte à côte une couche de quatre mètres de long. Dix couches semblables forment une *perche*, et cinq perches ou cinquante couches se vendaient de 35 à 38 francs en 1910.

* * *

SEILLES ET TONNEAUX

De temps en temps l'on voit passer sur les routes de longues voitures de belles seilles blanches et bien empilées. Il y en a parfois cinquante douzaines à dix francs la douzaine (1910).

Elles sont faites avec de l'épicéa. On a scié le tronc en billes de longueur convenable, puis on débite chaque bille à peu près comme pour les bardeaux, avec cette différence que la lame, pour faire fendre les marelles, est courbe et non droite ; il s'agit aussi de séparer les fibres du bois et d'éviter de les couper. On obtient ainsi des douves grossières que l'on fait sécher. Quelque temps après, on confectionne la seille. Avec un couteau à deux mains dont la lame est contournée en forme de S, on enlève un peu de bois dans l'intérieur de la douve et l'on donne une légère convexité à l'extérieur. Puis on dresse les bords de cette douve sur un rabot fixe et suivant un certain angle. On prend ensuite un cercle qui sert de moule et contre lequel on dresse intérieurement les douves. Il y a là un coup de main assez difficile à saisir et généralement, pour les débutants, les douves font comme les châteaux de cartes des enfants, la dernière fait tomber tout l'édifice !

Quand elles sont toutes placées, on a une sorte de tronc de cône sans fond. L'ouvrier confectionne un cercle avec une branche d'épicéa, les autres liens ont une durée moindre, il le pousse le plus loin possible et enlève son moule. Il construit ainsi une douzaine de couronnes. Il dresse ensuite le bord supérieur à l'aide de son couteau à deux manches, puis le bord inférieur. Il place un cercle à chaque extrémité, et à l'aide d'une sorte de plane, il arrondit parfaitement la courbure intérieure. Puis il fait avec un petit rabot spécial la rainure dans laquelle viendra se placer le fond. Celui-ci est confectionné avec des planches également fendues et assemblées à l'aide de petites chevilles ou *goujons*. On le fait entrer de force dans la rainure après avoir taillé en biseau son bord. On termine en mettant au bas de la seille, un second cercle, et en donnant au seau une belle apparence extérieure.

On en fait de toutes tailles : *cuviers*, tines, seilles ; de toutes les formes et pour tous usages : *barattes* à faire le beurre, *bouilles* à porter le lait, *rondots* pour le faire écrêmer, *grêlets* pour traire, *seilles* pour emballer le beurre, *tonnelets* pour la choucroute, *saïoirs* pour la viande, *salières* pour la cuisine...

Mais la plus grande quantité est celle formée par les seilles de vendange. Elles n'ont généralement pas d'anses et le cercle supérieur est plus gros. Il semble que les vigneronns ou hommes des *pays bas* ont dit aux montagnards ou hommes des pays à neige : « Vous avez du bois, faites-nous les seilles dont nous avons besoin, nos vignes vous donneront du vin qui réchauffe et égaie. » Et cet échange de produits unit des hommes à la vie si dissemblable, resserre les liens de fraternité et montre que nul ne peut se passer des autres hommes et qu'on doit tous les aimer.

Les cultivateurs de la montagne, non seulement connaissent la solidarité, ils la pratiquent. Il n'est personne en France qui n'ait entendu parler des puissantes coopératives de production de fromages de gruyère qui existent depuis longtemps dans le Jura. Un cultivateur, seul, risquerait de perdre le lait de ses vaches. Associé à ses concitoyens du même quartier ou du même village, ils pourront, ensemble, chaque jour, faire un ou plusieurs fromages et n'auront plus qu'à se partager les frais et les bénéfices.

Ces fromages ou *meules* de gruyère sont expédiés dans le monde entier, et pour voyager sans dépréciation, ils sont emballés dans des tonneaux confectionnés spécialement pour cet usage. Chaque tonneau renferme un nombre de pièces variable suivant leur provenance : onze pour les meules fabriquées dans les chalets de la montagne ; neuf pour celles des chalets de villages. Il y a des demi-tonneaux ou des *cuveaux* pour contenir de deux à huit pièces. Le prix d'un tonneau varie avec le cours du bois. En 1910, il était 3 fr. 50 ou 4 fr.

Pour les fabriquer, le tonnelier achète des plots d'un faible diamètre, par exemple la base des *perches* qui serviront à faire les poteaux télégraphiques. Il les débite en tronçons de 1 m. 20 de long et les conduit à la scierie. Là, on passe les billes de bois à la scie circulaire pour obtenir des douves ayant au plus un décimètre de large et un centimètre d'épaisseur. Un guide spécial permet d'obtenir une plus grande largeur, au milieu de la douve, et sur la tranche, l'inclinaison nécessaire à l'assemblage.

Le tonnelier s'est également procuré de grandes tiges de coudrier de trois à quatre mètres de long. Il les fend dans toute leur longueur pour en faire des cercles. Comme le diamètre des meules varie entre 60 et 65 centimètres, les tonneaux ont au petit bout un diamètre correspondant.

Le montage présente quelque analogie avec celui de la seille. L'ouvrier se sert d'une presse actionnant une grosse corde pour forcer les douves à se joindre en attendant la pose du cercle. Les douves et les fonds sont préparés d'avance, les cercles se font à mesure. Un tonnelier habile monte un tonneau en une heure; il le livre complètement terminé au marchand de fromages.

Celui-ci, pour *entonner* les meules, enlève le cercle supérieur, puis le fond, et place ses pièces une à une, en les séparant par des *faux-fonds*. Ce sont des planchettes d'épicéa ou de sapin, minces comme du carton. On en a cousu avec de la ficelle plusieurs qu'on a ensuite découpées en cercle. Elles valent 1 fr. 50 la douzaine (1910). Au milieu du tonneau, le marchand place le double-fond fourni par le tonnelier, et formé de lambris solides. Quand le tonneau est plein, on le referme en plaçant le fond supérieur, puis le cercle et l'on fixe le fond à l'aide d'un faux-cercle cloué à l'intérieur du jable.

Fromages et tonneaux de bois ne sont après tout que des végétaux de la montagne, transformés, qui partent côte à côte jouer leur rôle dans cet organisme compliqué qu'on appelle la société.

* * *

LES POTEaux TÉLÉGRAPHIQUES

C'est des sapinières que proviennent les innombrables poteaux télégraphiques qui jalonnent le bord des voies de communication. Ces poteaux sont fournis par de jeunes épicéas de sept à huit décimètres de tour.

Chaque année, l'administration des postes et télégraphes

met en adjudication la fourniture d'un certain nombre de poteaux.

Ces poteaux, comme on le sait, sont imprégnés d'une substance antiseptique destinée à assurer leur conservation pendant de longues années.

Les adjudicataires se mettent à la recherche de propriétaires disposés à leur vendre de jeunes arbres. Quand ils en ont trouvé, ils établissent un chantier, le plus près possible de leur centre d'exploitation. Il existe, sauf erreur, une dizaine de ces chantiers en France. Chacun d'eux comprend un puits pouvant fournir une eau pure qui est déversée dans un réservoir contenant des cristaux de sulfate de cuivre ou couperose bleue. Une pompe, mue par un moteur quelconque, élève la dissolution dans une ou deux grandes cuves placées au sommet d'un échafaudage de douze à quinze mètres de haut. De ces cuves descendent deux tuyaux qui, arrivés sur le sol, sont couchés horizontalement et vont jusqu'à l'extrémité du chantier. Sur leur parcours, sont greffés de petits tuyaux en caoutchouc, terminés chacun par un robinet.

Dans la forêt, le propriétaire a marqué de son marteau et numéroté chaque arbre destiné à être coupé. Les bûcherons font leur besogne, scient la base ou *fonte*, détachent la cime, le *houppier*, ébranchent l'arbre et donnent aux voituriers des plots non écorcés d'une quinzaine de mètres de longueur. Ces plots sont amenés au chantier.

L'ouvrier les couche sur un tréteau disposé à cet effet, puis il pratique, à l'aide de la scie, une section bien plane à la base de l'arbre; il applique contre le bord de cette section une corde de chanvre comme pour former une couronne. Sur cette couronne, il place un tampon en bois qu'il fait fortement adhérer à la corde et à l'arbre au moyen de deux boulons. Le tampon est percé d'un trou pour recevoir le robinet. Celui-ci est ouvert; l'eau saturée de sulfate de cuivre arrive avec une pression de plus de dix kilogs par centimètre carré. Elle se répand dans le léger vide entre le tampon et l'arbre, suit les canaux de la sève qu'elle chasse devant elle et qui ne tarde pas à s'écouler goutte à goutte par l'autre extrémité. Il faut de quatre à douze jours pour que le sulfate ait pénétré dans tous les pores du bois, ce que l'ouvrier constate en enlevant de temps en temps, à la hache, de petits fragments à l'extrémité libre.

Si l'opération va trop vite, et que le sulfate s'écoule par les parties tendres sans pénétrer au cœur, on élève la tête du poteau au-dessus de l'horizontalité; si elle va trop lentement, on fait le contraire. Quand l'ouvrier voit que le cœur est verdâtre, il ferme le robinet, l'enlève, déboulonne le tampon, retire la corde et remplace l'arbre par un autre. Puis il l'écorce avec soin et le scie aux dimensions réglementaires : 6, 8, 10 et 15 mètres, et le place avec les autres en grandes piles cubiques.

Quand il y en a un certain nombre, un inspecteur des Postes arrive, fait scier une petite tranche à la tête du poteau, badigeonne cette tête avec une dissolution incolore de cyanure de potassium et si l'injection a été bien faite, la tête prend immédiatement une belle teinte rouge. Il refuse les poteaux tordus ou mal injectés. Ceux qui sont admis sont marqués au fer chaud des lettres F. L. T., ce qui signifie : France, lignes télégraphiques, ou téléphoniques. On y lit aussi 10, pour 1910, et les initiales de l'entrepreneur.

* * *

« BOUNIAUX » ET FONTAINES

Les jeunes épicéas de 80 centimètres de tour ne servent pas tous à faire des poteaux télégraphiques, on en emploie aussi une grande quantité pour fabriquer les tuyaux de fontaines, appelés communément *bouniaux*. Cette fabrication, moins importante aujourd'hui que les tuyaux de fonte sont venus détrôner leurs frères de bois, avait une grande extension il y a une vingtaine d'années. Elle n'a pas entièrement disparu.

Chaque tuyau mesure neuf pieds de long ou trois mètres. Quand les plots sont sciés à cette longueur, l'ouvrier les place au nombre de trois ou quatre sur deux tréteaux. En avant, il dispose un autre tréteau à hausse horizontale sur laquelle il appuie sa tarière. Celle-ci a deux mètres de long. Il introduit la pointe au cœur de l'arbre et commence à tourner lentement. La tarière pénètre peu à peu dans le bois; de temps en temps, il la retire pour vider le trou. Il examine attentivement le copeau pour voir s'il s'écarte du cœur de l'arbre. C'est pour cet examen dont on comprend l'importance, que l'ouvrier dépose toujours le dernier copeau obtenu sur ses plots.

Quand il est parvenu à peu près au milieu du tuyau, il recommence à percer depuis l'autre bout. Ces tuyaux ont un diamètre total d'une vingtaine de centimètres, et le trou en a six ou sept. Ils servent à amener au village ou à la ferme l'eau d'une source: ils sont unis les uns aux autres à l'aide de petits manchons en fer, introduits de force dans la couronne de bois.

Quand ils sont neufs, ils donnent à l'eau un léger goût de résine qui ne tarde pas à se dissiper. L'eau n'y gèle pas, mais s'ils sont de mauvaise qualité, ils se fendent, ce qui cause une déperdition dans le débit de la fontaine.

Il est une autre cause de déperdition, mais artificielle,

celle-là. Supposez que, pour un instant, vous êtes au milieu des champs en plein mois de juillet. Le soleil darde impitoyablement ses rayons brûlants. Vous soupirez après l'ombre et la fraîcheur, mais l'ouvrage est là, il faut retourner le foin odorant, puis, ce qui est plus pénible, charger la voiture. Vous mourez de soif, et tout à côté de vous, presque sous vos pieds, vous savez que court l'eau claire et glaciale de la petite source qui murmure doucement là-bas sous les sapins. Comment résister à la tentation ?... Un coup de vrille dans le bouniau et vous avez une fontaine à vous ; vous pouvez vous désaltérer et procurer le même soulagement à tous les travailleurs voisins. Je suis persuadé que jamais l'eau ne vous a paru si bonne, car à la jouissance qu'elle vous a procurée s'est joint l'attrait de la... boisson défendue. Une petite cheville dans le trou, la motte de gazon par dessus et voilà le *délit* masqué, car c'en est un véritable que vous venez de commettre !

Aujourd'hui on préfère employer les tuyaux de fonte qui durent plus longtemps, coûtent moins cher et ne sont pas si faciles à détériorer. Mais les petits plots trouvent un débouché qui, par son appétit insatiable, les dévore littéralement : ils deviennent du *bois à papier* et le prix qu'ils atteignent constitue un réel danger pour nos jeunes plants.

* * *

LES ECORCES

Les écorces des résineux ne sont écailleuses que lorsque ces arbres sont parvenus à un âge avancé. Quand ils sont jeunes, elles sont relativement lisses, et blanchâtres pour le sapin, brunâtres pour l'épicéa.

Lorsque de jeunes troncs d'épicéas sont amenés au village par un propriétaire, ils ne tardent pas à recevoir la visite des écoliers. Ceux-ci examinent minutieusement s'ils peuvent *cueillir* de la poix, puis ils se mettent en devoir de lever des bandes d'écorce ayant les dimensions d'une règle plate à dessin. L'opération est d'une facilité enfantine. La bande levée, l'enfant passe avidement sa langue sur le côté nacré pour ne pas laisser perdre la bonne sève un peu résineuse, mais surtout sucrée, qui est abondante. Les plus gourmands vont même jusqu'à racler le tronc de l'arbre avec leurs petits couteaux !

On enlève ensuite l'épiderme supérieur qui est rugueux et l'on obtient une bande blanchâtre et très souple. Cette bande est divisée sur sa longueur en deux

lanières qu'on dispose en croix et qu'on tresse pour obtenir un petit prisme de quatre centimètres de côté et sept à huit centimètres de hauteur. Les deux bouts des lanières sont arrêtés par de petits clous. On obtient ainsi une *daule*. Elle est suspendue à une ficelle et les enfants s'amuse à la lancer en l'air. Entre des mains habiles, elle parvient à de grandes hauteurs et donne naissance à des paris qui couvrent le perdant de confusion et qui procurent au gagnant, auprès de ses condisciples, une réputation autrement grande que les succès de l'école. Les dautes ont deux grands ennemis : les toits des maisons qui les conservent parfois et les fils télégraphiques qui ne les rendent jamais !...

Assez souvent, un propriétaire qui fait abattre des épicéas, abandonne l'écorce aux bûcherons. Ceux-ci la lèvent entre les nœuds, en bandes de sept à huit centimètres de large sur un mètre de long ; ils les raclent un peu et les enroulent les unes autour des autres par paquets de cent. Ces *sangles* qui servent de moules aux fromages de boîte valaient, avant la guerre, 1 fr. 50 le paquet.

On fait aussi avec l'écorce d'épicéa de coquets paniers pour les fraises. On lève à un jeune arbre de quinze à vingt centimètres de diamètre un rectangle d'écorce formant presque un anneau. On le plie en forme de sacoche ; les bords, à droite et à gauche, sont unis à l'aide de vergettes ; le panier, en séchant, devient très dur et conserve sa forme. Mais gare au garde ! le Code forestier ne badine pas : *« Ceux qui, dans les bois ou les forêts, auront éhoupé, écorcé ou mutilé des arbres, ou qui en auront coupé les principales branches, seront punis comme s'ils les avaient abattus par le pied. »*

Les écorces d'épicéa contiennent une forte proportion de tannin. Lorsque les arbres sont débités par plots, le bûcheron procède à la levée de l'écorce. Cette opération ne se fait qu'à la sève de mai ou à celle d'août. Il donne tout autour du plot, et tous les deux mètres environ, un léger trait de scie s'arrêtant au bois. Avec le tranchant de la hache, il pratique une fente longitudinale, en écarte les bords, introduit entre le bois et l'écorce un pieu qu'il promène et pousse jusqu'à ce que le fourreau d'écorce tombe à terre. Ces tubes informes sont empilés et vendus à des tanneurs de la montagne. Une fois secs, ils sont concassés à l'aide de pilons ou de circulaires, ou encore on les expédie aux tanneries de Bourgogne pour les associer aux écorces de chêne.

LE CHARBON DE BOIS

Il a été dit, lors du travail des bûcherons, que les petites branches qui n'étaient pas mises en stères étaient brûlées. Quelquefois on les utilise, ainsi que celles provenant des *bouquets* de hêtres qu'on a fait disparaître au nettoyage de la coupe. Comme leur transport nécessiterait une main-d'œuvre coûteuse, on les transforme sur place en charbon de bois.

Les charbonniers, opérant à plusieurs kilomètres des lieux habités, ont pour premier soin de se construire une cabane dans la coupe. Cette habitation ne nécessite point le talent d'un architecte. Sur quatre jeunes perches d'épicéa plantées en carré à trois mètres de distance, on en place quatre horizontales. Deux de celles-ci supportent en leur milieu un tronçon d'un mètre de long sur lequel s'appuiera la perche de faitage. Voilà la charpente ! Il n'y a plus qu'à garnir les vides. Quelquefois on plante tout autour des perches non écorcées, se touchant toutes. D'autres fois les murs sont formés de tronçons superposés. Presque toujours, la hutte est entourée de plaques d'écorces qui forment un manteau protecteur. Le toit est également en écorce, mais à cause des vides produits par les nœuds absents, il faut compléter la toiture par une toile goudronnée, tout au moins la partie qui abrite le lit.

Il y a des cabanes recouvertes en lambris ; elles appartiennent à la classe bourgeoise des charbonniers ; ce sont les riches !

En avant, on ménage une seule ouverture, c'est la porte et il faut se baisser pour entrer. La moitié de l'habitation est occupée par le lit. Il se compose de perches supportant des branches de daïe et une couche de mousse. Ce matelas hygiénique a un décimètre d'épaisseur et on peut l'augmenter à volonté, la matière première abonde. Une brassée de plus à l'endroit où repose la tête, et voilà l'oreiller !

Dans un coin près de la porte est le foyer : deux pierres plates debout et portant une marmite, c'est la cuisine. Un morceau de bois pour brasser dans la marmite, voilà toute la batterie de cuisine ! Ajoutez quelques petits troncs pour s'asseoir et vous avez l'inventaire complet du mobilier. Les charbonniers sont presque toujours des Italiens et leur nourriture se compose invariablement de *polenta*, bouillie épaisse de maïs, mangée en boulettes avec du fromage de gruyère.

Vous ne vous figurez pas quel charme on trouve dans une semblable cabane. La nuit, s'il fait beau, vous dormez profondément dans l'air suroxygéné de la forêt, air saturé de senteurs résineuses et fortifiant pour les poumons. Au lever du soleil, vous voyez passer quelques

rayons d'or qui illuminent l'intérieur de l'habitation. Les oiseaux, tout autour de vous, donnent un concert agréable et gratuit. S'il pleut, les aiguilles des sapins vibrent sous le vent, les gouttes d'eau viennent frapper l'écorce du toit; ce n'est plus un toit, c'est un tambourin harmonisant admirablement la musique berceuse des branches.

Une fois la cabane construite, les charbonniers se mettent en quête de l'emplacement à donner aux fourneaux. Il s'agit de les établir à la fois à l'abri des grands vents et le plus près possible du bois à carboniser, car le sol est hérissé de roches, de ronces courbées comme des pièges, de fentes ou *lazines* et c'est pénible que de porter, par de semblables chemins, de lourdes brassées de bois vert. Quand le choix est fait, il faut dresser l'emplacement. On enlève le gazon et on nivelle; s'il le faut même, d'un côté on fera un talus en maçonnerie et de l'autre une petite tranchée dans la colline. On obtient ainsi un cercle plat de six à sept mètres de diamètre. Au centre, on plante quatre perches verticales, ce sera la cheminée. Tout autour on appuie les bûches qui vont être converties en charbon. On a soin que les premières soient sèches et fendues; les autres peuvent être des rondins. On dispose ainsi deux rangs de bûches l'un sur l'autre, de façon à obtenir un cône tronqué. Sur le second rang, on couche des branches pour former le toit. On couvre ensuite le fourneau d'une garniture de brindilles sur lesquelles on applique une couche de mousse, puis de terre provenant du nivellement. On tasse bien avec le dos de la pelle cette couche qui atteint près d'un pied d'épaisseur. Il y a là trente ou quarante stères de bois.

Il s'agit maintenant d'allumer la meule. A l'aide de son échelle, le charbonnier monte dessus et dans la cheminée formée par les quatre perches du centre, il jette des charbons allumés, des ramilles et des feuilles sèches. Puis il vient pratiquer à la base de la meule des trous ou *évents* à l'aide d'une longue perche pointue. Grâce à ces événements, un courant d'air s'établit, une fumée brunâtre très épaisse s'échappe par la cheminée; c'est la vapeur d'eau du bois qui s'en va.

La fumée peu à peu s'éclaircit; elle devient bleuâtre, puis un ronflement se fait entendre : la meule gronde... C'est ici que commencent les soucis du charbonnier. S'il laisse faire, en peu d'heures le tas de bois ne sera plus qu'un petit monceau de cendres. Il supprime la cheminée et le ronflement s'arrête. A l'aide de sa perche, il pratique tout autour dans le haut de sa meule des ouvertures par lesquelles la fumée s'échappe, brune d'abord, puis progressivement bleue et de plus en plus faible. En même temps, le sommet du tas se déforme, s'affaisse et prend une teinte rousse. La carbonisation est complète dans cette partie de la meule. On bouche les ouvertures avec le dos d'un râteau et l'on en pratique d'autres un peu plus bas. La couleur de la fumée, l'affaissement de la meule et la

teinte de la terre sont trois guides sûrs; il faut surtout de la patience !

Le charbonnier modère son feu en bouchant partiellement les événements avec de la terre qu'il tire à l'aide de son râteau aux longues dents. Si le vent s'élève, voici un nouveau souci pour le pauvre ouvrier. Il sera obligé de construire un abri avec des branchages... Les meules sont l'objet d'une surveillance continuelle, le jour comme la nuit; les charbonniers font le guet à tour de rôle et la combe est légèrement embrumée par la fumée dont l'âcre odeur se perçoit au loin.

Voilà bientôt huit jours que la meule a été allumée; elle est déjà bien affaissée, son dôme n'est plus aussi élégant. Encore un jour et la fumée ne sortira plus que par les événements de la base. A ce moment, on ferme tous les orifices et le feu s'éteint faute d'air.

On couvre quelquefois le tas de terre humide pour en hâter le refroidissement qui est complet au bout de vingt-quatre heures. Alors on éventre la meule d'un côté et l'on aperçoit le charbon bien rangé et d'un beau noir; il sonne comme du verre dont il a la fragilité; sa cassure est brillante.

Le charbonnier est content. Il remplit des sacs, et malgré leur poids : 100 à 120 kilogs, les emporte lentement et sans effort apparent sur sa hotte. Celle-ci est simple, comme d'ailleurs tout ce qui se rapporte au charbonnier : un morceau de planche portant vers sa base deux bois recourbés qui forment console. Pour courroies, deux branches de coudrier tordues jusqu'à ce qu'elles aient pris l'apparence d'une grossière corde de chanvre.

Les sacs sont vidés dans la *bâche*, sorte de grande benne en noisetier pouvant avoir à la partie supérieure sept mètres de long et un mètre trente de largeur moyenne. Elle renferme près de 2.000 kilogs de charbon.

Dans les bois sourds, on entend un roulement, des cris sonores, des claquements de fouet, c'est le voiturier qui emmène la bâche. Il lui est défendu de stationner dans les villages. Il l'arrête à la première gare, la décharge dans un wagon et voilà encore des produits de la montagne qui vont servir à l'homme, lui faisant ainsi contracter une nouvelle dette envers la forêt.

Il est rare que, dans une meule, toutes les bûches soient complètement transformées en charbon. Il en est qui ne sont carbonisées qu'à l'extérieur, ce sont les *fumerons*. Le charbonnier les reconnaît au poids en les prenant pour les mettre dans le sac. Il les range de côté et les fera recuire dans une nouvelle meule.

Ce procédé de fabrication est simple, mais son rendement est faible. De plus, avec la fumée s'envolent des produits qui ne sont pas sans valeur, comme l'esprit de bois, l'acide pyroligneux ou vinaigre de bois, la créosote, des goudrons, des huiles. Il arrivera sûrement un jour où, dans la coupe, on verra installés des appareils aux formes

bizarres pour la carbonisation du bois. Les hommes y gagneront, mais le coup d'œil y perdra.

.

Nous voilà au terme de notre excursion. Vous avez vu comme les sapins font partie intégrante de notre existence. N'est-ce pas que, vous aussi, vous l'aimez cette forêt si belle, si grande, si imposante, si généreuse ? Elle est l'écho des joies bruyantes des uns, le témoin de bonheurs silencieux ; c'est dans son sein que d'autres vont cacher leurs profonds chagrins ; elle rend la vie aux anémiés et le calme aux névrosés. Pour tous, c'est une mère qui donne sans compter.

Comprenez-vous maintenant pourquoi les montagnards étouffent dans les villes et pourquoi, dès qu'ils sont libres, ils se hâtent de remonter au *pays des sapins* !

Table des Matières

	PAGES
Sapin et Epicéa	8
Le « Bedzon » et la Poix	9
L'Espagnol	10
Le Bouquet	12
La Fourmilière	13
La Daie	15
«Loupes » et « Broutsons »	17
Le Sapin baromètre	18
Torches et « Lezegnes »	19
La Pépinière	20
Les Pastorales-Forestières	22
L'Exploitation de la Forêt	25
Le « Démontagnage »	30
La Scierie Hydraulique	31
Les « Louillettes »	35
Les Boîtes à Fromage	36
« Bardeaux » et « Anselles »	38
Seilles et Tonneaux	39
Les Potcaux Télégraphiques	41
« Bouniaux » et Fontaines	43
Les Ecorces	44
Le Charbon de Bois	46